

Il Volantino Europeo n°66
Numéro spécial « Divan » online 2020 (page 29)
Janvier – Février - Mars 2020

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Un des derniers voyages en avion « d'avant » : Zürich Budapest, 961 km/h

L'épidémie – que dis-je, la pandémie – en cours devrait, selon certains, nous amener à remettre les pendules à l'heure, notamment pour tout ce qui a trait à la santé, à l'environnement, à l'énergie et bien sûr aux inégalités. Chacun se devant de balayer devant sa porte, la France (et notamment son gouvernement et son Président) est régulièrement appelée à la repentance depuis l'intérieur même de ses frontières (appels, pétitions, opinions...). Si notre pays (mais d'autres aussi) applaudit chaque soir au balcon ses soignants, élevés au rang de héros (ce dont certains ne veulent d'ailleurs pas du tout), si des formes de solidarité se sont fait jour, le tableau (ou patchwork) d'ensemble n'est évidemment pas des plus réjouissants, que ce soit pour l'actualité ou pour « l'après ». Pour être très simple, les tenants de la reprise économique s'opposent assez régulièrement aux experts en santé publique. De Chi va piano va sano, plus vrai que jamais, à la phrase devenue célébrissime « Il faut agir aussi vite que possible mais aussi lentement que nécessaire » du Conseiller fédéral (suisse) Alain Berset, nous ne manquons pas de devises de circonstance pour accompagner notre route si incertaine. L'humour – fût-il parfois noir - a évidemment aussi sa place dans la pandémie, ce qui est bien la moindre des choses. A ce cortège de commentaires, qui s'enrichit tous les jours, s'ajoutent des figures aussi inévitables que dérangelantes : les polémiques (scientifiques et surtout politiques) mais aussi les fake-news, qui rendent souvent bien difficile la construction d'un jugement éclairé pour soi-même. Quoi qu'il en soit, pour le dire trivialement, nous ne sommes pas sortis de l'auberge et il faudra sans doute encore de longs mois pour comprendre comment cette épidémie (imprévue mais prévisible, en tout cas anticipée) a pu naître et se propager à une telle vitesse, et arriver à la contrôler, après tous les ravages sanitaires qu'elle a occasionnés, des évolutions mortelles à la contagiosité des personnes asymptomatiques. Et d'encore plus longs mois pour retrouver – ou non – « la vie d'avant », vilipendée par les uns ou objet d'amers regrets pour les autres. Qu'on nous permette de souscrire ici à une dernière citation, due à Jean-Yves Le Drian : « Ma crainte, c'est que le monde d'après ressemble au monde d'avant, mais en pire » (Le Monde, 20.04.2020). Certaines déclarations intempestives et certaines mesures liberticides, que les autorités (en se contredisant au besoin) ont toujours justifiées par l'urgence sanitaire, ne laissent pas d'inquiéter si elles n'étaient pas ultérieurement amendées ou tout simplement annulées, ce qui est loin d'être acquis. Comment le virus, organisme a priori sans intention, devient à son tour « l'allié objectif » des dérives autoritaires, est une des questions qui nous attendent avant même la sortie de la crise.

Petite bibliographie du confinement au 10 mai 2020

Il y aurait des dizaines (et même beaucoup plus...) de liens à proposer, sachant qu'il y a aussi des limites à l'exercice : certains articles sont réservés aux abonnés aux journaux cités (et nous nous en excusons auprès de nos propres lecteurs), puis - pour paraphraser une phrase célèbre - « trop d'info tue l'info », et enfin la lecture de tant d'articles est forcément chronophage, même en temps de confinement...

Nous saluons l'initiative des organes de presse qui ont mis gratuitement en ligne leurs articles concernant l'épidémie.

Bien entendu, selon la formule consacrée, le contenu des articles cités n'engage pas la responsabilité de la Rédaction du Volantino.

Sur l'origine du virus :

https://rep.repubblica.it/pwa/intervista/2020/05/06/news/covid_19_laboratorio_wuhan_zella_uscito_da_li_-255872346/

<https://www.tabletmag.com/sections/science/articles/wuhan-covid-19-coronavirus-china-conspiracy-theory-science>

<https://www.franceculture.fr/sciences/didier-sicard-il-est-urgent-denqueter-sur-lorigine-animale-de-lepidemie-de-covid-19>

Sur la sécurité du laboratoire de Wuhan :

<https://www.washingtonpost.com/opinions/2020/04/14/state-department-cables-warned-safety-issues-wuhan-lab-studying-bat-coronaviruses/>

Sur la prise de décision médicale de traiter :

https://www.repubblica.it/cronaca/2020/03/08/news/petrini_oggi_la_scelta_di_chi_curare_richiede_re_gole_certe_-250594687/

https://www.lemonde.fr/sante/article/2020/03/18/coronavirus-les-hopitaux-se-preparent-a-la-priorisation-de-l-acces-aux-soins-en-cas-de-saturation-des-services_6033474_1651302.html

Le témoignage d'un psychiatre atteint par le coronavirus :

<https://www.spiweb.it/stampa/il-venerdi-di-repubblica-1-5-20-psicoanalisi-del-covid-da-un-letto-dospedale-r-goisis/>

Sur le désarmement sanitaire de la France, une passionnante (et inquiétante aussi) analyse des processus de décision entre santé, administration et politique. Quatre articles du *Monde* parus du 3 au 7 mai 2020 :

https://www.lemonde.fr/sante/article/2020/05/03/la-france-et-les-epidemies-2005-2007-le-temps-de-l-armement_6038529_1651302.html

Sur le même sujet, l'analyse de Claude Le Pen, économiste de la santé disparu le 6 avril dernier :

https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/30/claude-le-pen-en-2007-la-france-avait-su-mettre-au-point-un-dispositif-de-protection-tres-ambitieux-contre-des-pandemies_6034911_3232.html

Confinement et tâches domestiques : « Une augmentation des inégalités dans le couple est à craindre »

https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/03/25/confinement-et-taches-domestiques-une-augmentation-des-inegalites-dans-le-couple-est-a-craindre_6034371_4497916.html

La tribune d'un psychologue :

https://www.liberation.fr/debats/2020/03/24/j-ai-la-rage_1782912

Journal de crise des blouses blanches, une série d'articles de témoignages de soignants publiés à partir du 22 mars 2020 :

https://www.lemonde.fr/journal-blouses-blanches/article/2020/03/22/journal-de-crise-des-blouses-blanches-la-consigne-est-de-se-cacher-quand-le-brancard-passe_6034028_6033712.html

Une analyse sociale et politique très fouillée de notre ami Alain Bihl (deux articles) :

<http://alencontre.org/societe/covid-19-trois-scenarios-pour-explorer-le-champ-des-possibles-a-lhorizon-de-la-sortie-de-crise-i.html>

<http://alencontre.org/societe/covid-19-trois-scenarios-pour-explorer-le-champ-des-possibles-a-lhorizon-de-la-sortie-de-crise-ii.html>

Il diario dalla quarantena di Paolo Rumiz – Le journal de la quarantaine de Paolo Rumiz, un journal exceptionnel écrit au jour le jour, fait d'impressions, de souvenirs, de micro-récits d'expériences vécues dans l'espace domestique pendant cette période de temps certes suspendu, mais pas perdu...

https://rep.repubblica.it/pwa/robinson/2020/04/02/news/il_diario_della_quarantena_di_paolo_rumiz-252955406/

L'appel de Vincent Lindon :

<https://www.youtube.com/watch?v=EdZBZUN2t-4>

La revue gratuite COVID-19 UN VIRUS TRÈS POLITIQUE des Editions Syllepse (téléchargeable) :

<https://www.syllepse.net/>

https://www.syllepse.net/syllepse_images/articles/un-virus-tre-s-politique--n-deg-7.pdf

Un merveilleux argument musical en deux actes :

https://www.youtube.com/watch?v=KCxv8Gr9PUc&feature=share&fbclid=IwAR1IyP_tb4R-4629ntyJvH8KDY9TZyOIW7HBSdkkeHCM_eYmLRErIVgdIok

<https://youtu.be/FcBfLRGRfrU>

Paris vu du ciel :

<https://www.youtube.com/embed/NbETq6owNmc>

Un point de vue musclé :

<http://www.ardeur.net/2020/04/covid-19-lami-des-dominants/>

Les dangers d'une possible épidémie parallèle :

<https://www.youtube.com/watch?v=wvX8lfLwYbg>

...et tant d'autres que nous aurions voulu citer ou dont nous avons malheureusement omis d'enregistrer le lien tout de suite...

Bonne lecture en tout cas !

Extrait reçu de la Lettre d'information du site Œdipe le 31.03.2020

<https://www.oedipe.org/accueil>

Patrick Chemla (Centre Antonin-Artaud, Reims) écrit de son côté :

« Je crois qu'il y a un élément crucial à prendre en compte : l'état catastrophique du monde psychiatrique avant l'épidémie. Nous avons été saturés de réformes successives qui se sont acharnées méthodiquement à détruire la psychiatrie de secteur, la psychothérapie institutionnelle et le courant désaliéniste. Bien sûr, avec en arrière-fond la haine de la psychanalyse et plus fondamentalement du fait psychique lui-même. Le réductionnisme neuronal et cognitivo-comportementaliste a séduit nombre de psychiatres, et en particulier les universitaires qui depuis des années ont propagé une pensée simpliste confinant à la bêtise. Ce qui a produit sur le terrain ces derniers temps une crise éthique et politique se traduisant par des démissions, des burn-out, et un sentiment d'impuissance par rapport à cette espèce de lame de fond qui s'abattait sur nous. Nous connaissions nos adversaires de toujours, mais cette fois ils s'étaient engagés dans une volonté éradicatrice, et par le biais du lobby Fondamental dont on voit la naissance dans le film de Borel "Un monde sans fous", ils avaient pris des postes de décision dans les ministères et les ARS. Des suppressions multiples de lieux d'accueil se sont produites lors du départ en retraite des psychiatres qui les animaient.

C'était donc déjà un contexte de mélancolisation qui poussait à l'a/pathie et nous étions bien peu à résister et à soutenir des collectifs de travail fédérés plus ou moins par le réseau de PI mais aussi plus récemment par le "Printemps de la Psychiatrie". Un mouvement réunissant des pys de toutes catégories mais aussi des collectifs de patients comme Humapsy, avec un site et des mailings

list pour échanger des informations, et aussi quelques expériences de travail. Là-dessus l'épidémie nous tombe dessus et il faut un certain temps avant que chacun en prenne la mesure. »

P. Chemla insiste ensuite sur les initiatives que l'équipe du Centre Artaud a pu prendre assez rapidement afin de garder le contact virtuel avec les patients, en utilisant les moyens offerts par internet comme des réunions virtuelles d'équipe, mais surtout par un appel régulier des patients qui sentent alors que, même loin, les soignants restent disponibles et à leur écoute.

« Nous avons contacté la quasi-totalité des patients pris en charge (près de 250) dans le dispositif ambulatoire, et mis en place plusieurs lignes téléphoniques pour nous rendre disponibles. Nous avons été envahis d'appels pendant une semaine, puis ces appels se sont progressivement réduits. Les patients ont pu vérifier notre présence vivante et écoutante en échangeant souvent des banalités de la vie quotidienne, et l'expérience nouvelle d'un enfermement partagé. Certains parmi les plus lucides l'ont verbalisé, en nous le faisant remarquer avec humour ou ironie : nous faisons nous aussi l'expérience de l'isolement avec eux. »

« Certains n'ont pas supporté le téléphone, tandis que d'autres peu nombreux ont poursuivi une psychothérapie analytique par téléphone, avec des avancées surprenantes. Il me faut insister sur cette désorganisation éprouvée psychiquement et physiquement qui m'aura conduit à consacrer l'essentiel de mon énergie à nommer et élaborer cette angoisse de mort, la mettre au travail pour que l'équipe se dégage progressivement de la sidération traumatique. »

<https://www.epsm-marne.fr/toute-notre-offre-2/psychiatrie-adultes/pole-remoiss-51-zr4/article/centre-antonin-artaud>

<http://lacriee51.blogspot.com/>

Éditorial : Déconfinement ?

Nous remercions bien vivement Laurent Le Vaguerèse, qui s'occupe depuis tant d'années du site Œdipe.org, de nous avoir autorisés à publier son éditorial du 11 mai 2020 consacré au déconfinement, ainsi que le texte de Patrick Chemla inséré ci-dessus.

<https://www.oedipe.org/article/editorial-deconfinement>

« L'avenir appartient à ceux dont les ouvriers se lèvent tôt » Coluche

« Nous vaincrons par ce que nous sommes les plus forts » Paul Reynaud Ministre des finances Septembre 1939

Il y a comme cela des phrases qui vous restent en mémoire. En quelques mots tout est dit même et surtout lorsque la suite vient en révéler la saveur. Cette brièveté fait un étonnant contraste avec les flots de paroles et d'écrits qui déferlent en ce moment. Certes on n'entend pas beaucoup les psychanalystes et c'est tant mieux cela leur évite de dire des bêtises ce dont ils sont coutumiers. Peut-être est-ce là au fond le principe du fameux silence de l'analyste sur lequel tant a été écrit. Malheureusement ils se rattrapent en écrivant des livres que personne ne lit plus tant ils sont, sauf exceptions, sans intérêt.

Alors, à notre tour soyons brefs ! Il y a de cela une bonne trentaine d'années, voire plus, je me disais qu'il fallait se porter sur le front de la psychanalyse, et je dois l'avouer bien qu'avec un certain recul, de la psychanalyse lacanienne toute gonflée de sa suffisance. Après la débâcle, je veux dire après la Dissolution, assistant impuissant à la lutte fraternelle entre les anciens et les modernes pour les lambeaux de transfert restant à se partager, je tentais avec quelques-uns de fonder un lieu où il serait possible de se parler sans se lancer des injures à la figure. Le minitel faisait des émules jusque dans nos rangs. Je donnais naissance grâce à

mon beau-fils Benjamin Piwowarski brillant informaticien au 3615 Œdipe futur oedipe.org que vous connaissez maintenant et qui a survécu à bien des intempéries dont un procès fait par mes anciens collègues et diverses tempêtes et injures et calomnies de toutes natures ;

Cependant je me rendais bien compte que le front reculait ; Ce n'était plus seulement la psychanalyse qu'il fallait défendre mais tout le champ de la psychiatrie. J'étais devenu psychiatre à mon corps défendant poussé par Lacan. Je ne le regrette pas d'autant qu'éclairé par quelques amis (il m'en reste quelques-uns) dont Michel Lecarpentier et Patrick Chemla je découvrais avec retard les combattants du front celui de la Psychothérapie Institutionnelle.

Mais si ce combat semblait encore tenir quelques positions, je voyais bien qu'ils faisaient plutôt figure des derniers des Mohicans. La sectorisation se mourait, les neurologues prenaient leur revanche, les administrations le pouvoir, les hôpitaux généraux absorbaient des pans entiers de ce qui restait de la psychiatrie avec des infirmiers ayant perdu leur spécificité et ce qui restait (pas beaucoup) d'un travail choisi et non attribué par défaut.

Aujourd'hui, quelque chose me dit que le front recule encore et que ce ne sera bientôt plus seulement la psychanalyse et la psychiatrie qu'il faudra défendre avec des armes dérisoires mais bien plutôt tout simplement la démocratie. Quelques-uns ont, je crois, franchi le pas tel Roland Gori. Je ne suis pas en accord avec sa position militante car elle fait la part trop belle à mon sens au eux et nous, mais si je ne l'approuve pas, je la comprends et parfois même je la soutiens.

Ah, la démocratie. Oui je sais Churchill l'a dit bien avant moi le pire des systèmes à l'exception des autres. Seulement voilà, reste à savoir ce que c'est que cette fichue démocratie. Au moins depuis 1789, elle se cherche et a bien du mal à se trouver. Depuis plus de deux

siècles elle hésite. 1789 oui 1793 non. Voilà le dilemme. Que les Grecs aillent se faire voir avec leur système (et je suis poli). On ne fait pas fonctionner aujourd'hui avec des millions d'habitants et des milliards sur la planète ce qui marchait — peut-être je n'en suis même pas tellement sûr — avec quelques pégreleux triés sur le volet. Non, le problème reste entier.

Dans un documentaire passionnant sur les ouvriers qui est passé sur *Arte Thema* et que je ne saurais trop vous recommander, les auteurs tentent cette gageure presque réussie : retracer en trois heures et quelques, l'histoire du mouvement ouvrier depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui, des premières maisons détruites pour obliger les ouvriers à venir travailler dans les ateliers anglais, en poursuivant avec les machines qui imposent leur rythme et les premiers syndicats, des grèves des mineurs aux horreurs des deux guerres et pour finir en disant un mot de ce qu'est finalement devenu ce qui s'appelait autrefois La Classe Ouvrière et qui n'est plus aujourd'hui que la multitude des ouvriers spécialisés (20 % de la population française quand même) Car ce qui est mort avec le bilan du communisme version stalinienne et qui, quoi qu'on en dise, a de sérieuses accointances avec le communisme chinois d'aujourd'hui version capitalisme sauvage + dictature, avec ce bilan donc est mort et bien mort la Classe Ouvrière et ses lendemains qui chantent. Restent donc les ouvriers et rien d'autre qu'une masse d'individus sans projets communs et seulement un repli individuel sans espoir et sans perspectives sinon celle de finir dans les bras du Front National.

Dans un article récent du *Journal International de Médecine (JIM)* intitulé : « Le monde d'après : une dictature sanitaire ?[1] », son auteur Aurélie Haroche s'interroge sur ce qu'a pu révéler pour chacun de nous, la façon dont les démocraties ont géré les décisions relatives à la lutte contre le virus du Covid et ses conséquences et surtout, me semble-t-il, ce que révèle cette gestion de l'état de nos sociétés.

Le JIM sans atteindre la notoriété d'autres journaux tels que « *Nature* » ou le « *New England journal of Médecine* » est un lieu où il ne se dit pas n'importe quoi. Je m'autorise donc à partager avec vous une petite partie de cette réflexion :

« Jean Quatremer observe ainsi dans un billet de blog très remarqué cette semaine [2]: « Il n'a fallu que quelques instants, le 16 mars, pour que le chef de l'État et son gouvernement, au nom de la lutte contre la pandémie de coronavirus, assignent à résidence les Français et les privent de la plupart de leurs libertés civiles, politiques et sociales que l'on croyait inaliénables : liberté d'aller et de venir, liberté de réunion, liberté d'entreprendre, liberté de travailler, etc. (...) Cette suspension de l'État de droit s'est faite sans base légale. En effet, le décret du 16 mars restreignant les déplacements des citoyens n'entre pas dans les compétences du pouvoir exécutif, puisque seul un juge judiciaire, le juge des libertés, peut normalement en décider sur une base individuelle. (...) Ce n'est que le 23 mars que le Parlement a donné une base légale aux mesures annoncées le 17 mars en votant dans la précipitation la loi créant un "État d'urgence sanitaire" qui autorise le gouvernement à le déclencher "en cas de catastrophe sanitaire mettant en péril, par sa nature et sa gravité, la santé de la population", une définition particulièrement floue. Toute cette loi cultive le flou, les infractions qu'elle prévoit laissant par exemple une large part à l'interprétation policière et donc à l'arbitraire. (...) Il est remarquable que cette législation d'exception, justifiée par le recours à un langage guerrier unique en Europe ("Nous sommes en guerre") n'ait pas fait l'objet d'une saisine du Conseil constitutionnel, l'opposition, tout aussi interdite de terreur que l'opinion publique, ayant renoncé à exercer ses droits, un fait sans précédent, alors qu'il s'agit d'une atteinte particulièrement grave à l'État de droit. (...) Tant que l'État d'urgence sanitaire s'appliquera (jusqu'à la fin du mois de juillet vient-on d'apprendre), la France n'est plus une démocratie, même si elle n'est pas tout à fait

une dictature » déplore-t-il ce qui tranche avec la mise en scène du gouvernement se félicitant par exemple d'avoir mis au vote (mais un vote assez symbolique) son plan de déconfinement».

Je vois déjà les sourcils se froncer. S'agit-il de dénoncer les mesures prises par le gouvernement ? Non je ne crois pas qu'il s'agisse de cela. Comme je l'ai déjà écrit précédemment : absence de masques, de tests en nombre suffisant, absence de vaccin, absence de politique visant au développement de la médecine préventive et de santé publique à la hauteur des enjeux, structure médicale de soins en ville et à l'hôpital encore valide malgré les rudes coups qui lui ont été portés les solutions possibles ne laissent guère de choix. Mais ce consensus marque l'absence de structure, de quelque nature que ce soit susceptible de peser dans les décisions ; Reste l'Etat, ses fonctionnaires, sa police et son armée. Ce n'est pas rien évidemment sauf que cela existe aussi quel que soit le régime qui les emploie. L'Histoire en ce domaine est assez explicite. Alors ? Alors, il devient urgent de penser à ce que sera demain la démocratie et si nous devons tous porter un masque que ce ne soit pas pour masquer notre honte d'avoir laissé s'envoler nos derniers espoirs.

Laurent Le Vaguerèse
(Paris, 11 mai 2020)

Les « carabiniers » de la psychiatrie

La « charge » pitoyable et tardive des « carabiniers de la psychiatrie ». J'aurais aussi bien pu intituler ce texte « les pseudo-résistants de la 25e heure » ou encore « La nausée », mais Jean-Paul Sartre avait déjà utilisé en son temps ce titre évocateur...

Depuis quelque temps fleurit dans la presse médicale voire générale une littérature psychiatrique provenant d'acteurs du soin aux malades mentaux, aujourd'hui en retraite, mais autrefois en charge de services hospitaliers et de l'enseignement de notre discipline auprès de nos jeunes futurs confrères (c'est dire si leur responsabilité était grande).

Les auteurs de ces billets se réveillent bien tard, trop tard, se répandant en lamentations dérisoires car intervenant bien après la bataille. Cela a été le cas pour les innovations calamiteuses de notre ministère de tutelle qui a trouvé chez nos résistants tardifs des soutiens actifs ou passifs, mais qui ne se sont pas opposés à la grande braderie de la profession dont ils ont été les fossoyeurs. Honte sur eux.

Parmi ces compromissions que vomissaient une toute petite poignée de psychiatres pour lesquels l'éthique avait un sens, je citerai l'immonde PMSI, la T2A, l'évaluation, l'accréditation, la gouvernance, la création des pôles de soins, puis les conditions actuelles de soins dans les services psychiatriques qui sont et ont toujours été les oubliés de l'histoire, le parent pauvre de la médecine. Certains adeptes de ces outils abjects s'en sont servis pour asseoir leurs positions et satisfaire leur misérable petit ego, au mépris de ce qui allait advenir aux patients.

Les médecins en général se sont laissé dépouiller du maigre pouvoir dont ils disposaient, laissant aux directeurs généraux des hôpitaux et aux infirmiers chefs bombardés directeurs de soins – le plus souvent au service de l'administration - le pouvoir, tout le pouvoir. Or leurs préoccupations respectives sont loin de se rejoindre.

Par essence, le médecin est source de dépense, le directeur administratif est là pour en limiter les montants parfois de façon dictatoriale avec l'aide des directeurs de soins.

En tant qu'élève heureux de mon maître Georges Daumezon* (il était le médecin-chef de l'hôpital Henri-Rousselle dans Sainte Anne, à Paris) qui a toujours défendu l'intérêt prioritaire et unique du malade et la spécificité de la psychiatrie qui ne pouvait que perdre en se diluant dans le corpus médical contrairement à ce que pensent, proclament et exaltent certains qui voudraient diluer et dissoudre la psychiatrie dans des services de

médecine somatique, je suis profondément écœuré de ce pseudo réveil d'acteurs du soin qui, au temps où ils régnaient sur la discipline se sont tus, n'ont rien fait ou été même complices des manœuvres du pouvoir. Ce dernier, en dépit de déclarations grandiloquentes n'a qu'une vision comptable du soin...

Cela me fait penser à la réflexion du pasteur Martin Niemöller** durant la Seconde Guerre mondiale, ce qui est loin d'être rassurant.

Alors hurler au loup quand le mal est déjà fait quel courage quel discernement bravo messieurs les carabiniers d'opérette, les censeurs de pacotille!

Docteur H. Alain Amar
Psychiatre en retraite
(Lyon,02.01.2020)

** Il y a quarante ans, un soir de mai 1979, Georges Daumezon disparaissait accidentellement. Ce fut et c'est toujours une perte considérable pour la psychiatrie contemporaine. Véritable phare de celle-ci, Georges Daumezon avait contribué largement à la naissance de la psychothérapie institutionnelle avec des personnages prestigieux tels que Tosquelles, Le Guillant, Bonnafé, puis Paumelle, Koechlin...*

Mais Daumezon a fait plus que cela : il a établi le statut de l'actuel infirmier psychiatrique, alors que leur fonction antérieure était celle de gardiens de malades chroniques « asilisés ». Daumezon a incarné aussi les célèbres présentations de malades à l'amphithéâtre Magnan de l'hôpital Henri-Rousselle à Sainte-Anne (devenu honteusement une cafeteria, du fait de la « démission » des confrères devant une administration vorace et oublieuse). On ne peut pas oublier les brillants séminaires mensuels de psychiatrie comparative du jeudi. Mais surtout, évoquons l'homme.

Daumezon était un homme intègre, résistant durant la Seconde Guerre mondiale, rigoureux mais ouvert à tout et à tous, présent, disponible, HUMAIN, attentif, immensément érudit sans ostentation, clinicien hors pair, rebelle (les esprits chagrins diront : « ombrageux ») se dressant sur la route des fossoyeurs de la psychiatrie, tant confrères qu'administrateurs autant nocifs qu'ignares. Souvenons-nous, oui n'oublions pas cet homme - et son œuvre - pour qui le malade était l'essentiel, le point central, la justification de tous les combats.

*** « Ils sont d'abord venus chercher les socialistes, et je n'ai rien dit*

Parce que je n'étais pas socialiste

Puis ils sont venus chercher les syndicalistes, et je n'ai rien dit

Parce que je n'étais pas syndicaliste

Puis ils sont venus chercher les Juifs, et je n'ai rien dit

Parce que je n'étais pas juif

Puis ils sont venus me chercher, et il ne restait plus personne pour me défendre »

Mésaventures de la dialectique

Imaginez-vous qu'il y aurait des liens, certes à déterminer, entre l'histoire et la pensée. A la fin d'une longue note en bas de page*, Nicolas Tertulian (1929-2019) le confesse à sa manière, sobre et suggestive : « Témoin effrayé de ces événements [le pogrom de Iași, en Roumanie, à l'été 1941], j'en ai été marqué à vie et n'ai cessé d'interroger leurs conditions de possibilités, préoccupé de reconstruire la physionomie idéologique et politique de ceux qui les ont déclenchés et perpétrés. »

Mais la recherche du « vrai Marx », préalable à ce travail d'élucidation intellectuelle, a tout d'une gageure en Roumanie communiste. Rester, penser librement dans la « nation morte** », la difficulté n'est pas mince. Après la guerre, le pays, dans l'image que le narrateur nous en donne, n'était pas à l'abri d'une rechute, ayant contracté jadis la « maladie nazie » : « Les spectres d'un passé encore récent me semblaient toujours prêts à ressurgir. »

Quoi qu'il en soit des angoisses de l'auteur, le soupçon n'était peut-être pas dénué de fondement. Savoir toutefois si l'idéologie fasciste infectant le corps social pouvait s'en détacher comme du fond d'une casserole avec une spatule, marxiste pourtant. Il semble que oui, c'est cela qu'il faut dire. En finir avec l'extrême droite, et l'« effroyable Roumanie réactionnaire » qu'Eugen Ionescu (Eugène Ionesco) caractérise par son culte de la « spécificité ethnique » et sa « haine de l'universel ». En découlent très logiquement les choix politiques opérés par ces jeunes gens, car leur espoir est celui d'une génération : « Le fait qu'un idéal émancipateur et universel ait été dévoyé ne retire rien ni à la force d'attraction de cet idéal, ni aux motivations de ceux d'entre nous qui ont sincèrement adhéré à la cause de la gauche. »

Ce dernier terme, encore usité de nos jours, vise à désigner, paraît-il, une certaine orientation politique. Quoi la caractérise, en somme ? On l'a dit : le primat de l'universel quant aux manières de poser les « problèmes généraux de l'homme ». Tout homme vaut tout homme, ça va de soi, est sans doute la maxime inspirant ladite attitude politico-spirituelle.

Et voilà déjà que l'enserrent les griffes du dogme marxiste, et sinon le goulag incontinent, du moins l'exil ou la prison. Que dire alors à ceux qui leur en font grief ? Qu'il est permis

d'espérer que le « vrai Marx » est cela qui libère. A moins de supposer que le ver est dans le fruit, comme étant le fascisme, cela qui mutile, emprisonne et tue. Mais voilà le nerf de l'« idéologie funeste », le sel de la contradiction, puisqu'il est exclu, d'un autre côté, de penser selon les canons du matérialisme dialectique mitonné par le Chef, Staline.

Certes, il est vrai, mais une circonstance historique, ici, ne doit pas être omise. Deux images, aperçues « depuis une lucarne », servirent en effet, pour le jeune Tertulian, d'épilogue à la guerre, lui procurant un « grand soulagement » : le retrait des « derniers soldats allemands », puis l'apparition du « premier soldat soviétique ».

En 1947-48, étroite est la voie d'un jeune intellectuel, soucieux de préserver sa liberté de penser, malgré « la chape de plomb des pratiques staliniennes ». Soulignons par ailleurs qu'il n'avait pas forcément le choix. Ce qu'il désigne comme son origine « malsaine » (bourgeoise, « non aryenne ») avait tout du péché originel. Il n'en était pas, du prolétariat.

Il est passionnant de voir son idéal d'émancipation intellectuelle épouser les contours de la dialectique entrevue chez Sartre et Lukács, dans l'œuvre desquels résonne entêtant l'écho prolongé de la grande machine hégélienne. Car c'est philosophiquement qu'il faut l'entendre, même au prix d'un échafaudage conceptuel un rien perturbant. L'enjeu, modeste et capital, visait d'abord à concevoir un sujet (c'est le nom que l'on donne à l'homme en tant qu'il est le siège de la pensée) pas complètement déterminé, et dont la souveraineté ne puisse être posée comme un absolu. Remue sous ces mots ronflants comme un obscur désir de ne pas voir étouffer sa liberté, soit le besoin de secouer les barreaux de sa cage.

Vu sa condition de petit-bourgeois, la prudence est de mise : on est prié de manier la dialectique avec des doigts de fée. Le critère d'une emprise réciproque de l'homme et du monde, sans toutefois se confondre, l'un n'agissant jamais sans que l'autre en retour le modifie, suspend la nécessité de trancher la question. C'est aussi s'engager dans la voie de promouvoir et d'expliquer la pensée de Georg Lukács, indocile à la ligne idéologique imposée par le Parti, et dont Nicolas Tertulian fut le patient exégète. Ce jeu de cache-cache

avec le dogme est subtil, allusif, et plus ou moins toléré par le régime. Mais la bataille n'est pas qu'intellectuelle, car si tu n'es pas d'accord avec nous, peut-être on va te chasser, on va te tuer. La guerre à l'ennemi de classe est déclarée.

Oui, elle se mène au nom de l'idéologie jusque dans les recoins de l'esthétique. En aucun cas la beauté n'est exigible de l'œuvre littéraire, comme la vérité l'est de l'homme en vertu des règles obscures de l'éthique. Ne croyez pas vous en sortir ainsi. L'histoire est notre maître à tous, sans contredit. Mais ce principe un peu trop général ne nous apprend pas grand-chose. C'est donc à l'esthétique, aux fondements philosophiques et spéculatifs des doctrines ayant l'art pour objet, qu'il en vient à se consacrer dans les années cinquante.

Qu'est-ce que c'est, entendons la littérature, ou plutôt quelle est sa situation vis-à-vis de l'histoire et de la société, sachant que *l'écrivain n'est pas une monade « sans portes ni fenêtres », une chose finie, ronde et polie comme un caillou ? La question ne peut pas, ne doit pas être formulée de la sorte. Envisager, ou rêver de penser que l'art ou n'importe quoi produit par les artistes échappe au contrôle du pouvoir politique est un acte audacieux, voire téméraire.*

Chez Lukács, en revanche, est requise à ce propos l'étrange catégorie de la particularité, ni le singulier ni le général, mais quelque chose entre les deux. Telle qu'elle était alors édictée dans les pays du camp soviétique, la doctrine du réalisme socialiste prônait la mise en fiction littéraire de la fiction politique élaborée par le pouvoir. Mais les médiocres ouvrages en résultant, à base de stéréotypes, ne souffraient pas d'être contestés, même implicitement, par la présence à côté d'eux de constructions particulières, non conformes aux codes officiels.

Ces vues, propres à Lukács, *mis à l'écart* pour « révisionnisme », valurent à Nicolas Tertulian la même hostilité de la part du communisme roumain, qui dégénéra comme on sait dans un nationalisme sordide et régressif, où le nom même de Marx, pour ne rien dire de sa pensée, était regardé avec une grande méfiance. Dans ce contexte, l'évocation d'un statut « particulier » de l'esthétique était au mieux considérée comme une mauvaise plaisanterie. Ce concept est en vérité le fruit d'un mouvement dialectique : une chose n'est pas une chose en soi, mais elle est pour autre chose

et se change en ce qu'elle n'est pas. En ce sens, l'art autonome perd son caractère d'absoluité et s'élabore par le moyen de médiations concrètes, historiques, politiques et sociales.

Cela coule, cela change, cela est fluide, sa forme, dirait-on, n'est pas arrêtée. Cela n'est point « pur et dur » comme le seraient les figures de Napoléon, Périclès et César auxquels follement des écrivains roumains comparent Ceausescu. On n'aime pas chez nous ce qui répugne à s'immobiliser sous l'œil de la pensée. Dans quelle vieille soupe « allogène » aurait-on pêché pareille doctrine incertaine et fuligineuse ? Avaler cette pitance, le pouvoir fixiste incarné par le « Danube de la pensée » ne le veut pas. Une race honnie l'aurait d'ailleurs concoctée dans un recoin de sa cuisine. Mais de quoi, de qui parle-t-on ? De la pensée, de la personne accusée d'en être le père ? Peu importe à celui qui la récuse.

Nous faisons bien les malins, nous autres. Mais l'histoire, marâtre rouée, nous en montrera. Tout masque a son revers et chaque mot par son contraire illustre la vérité de ce qu'il signifie. Au lieu de l'internationalisme prolétarien triomphe un nationalisme identitaire et régressif : un bel arbre enraciné dans la terre des aïeux, mais dont il convient de retrancher les branches malades. Quant au nom de Marx, auteur de la fameuse théorie, il est malheureusement celui d'un personnage à l'ascendance peu claire.

Gare ! Le corps de la nation s'expose à l'action corrosive de la gent sémitique, et pareillement le communisme national à celle de la dialectique. Mais l'État se trompe, imaginant trouver dans l'histoire, à sa guise, des arguments qui le justifient. Rien ne le fonde à jamais, sinon le devenir en quoi il s'accomplit. Le pouvoir étouffe en ses limites en croyant se maintenir. Significativement, le nom de Marx est banni de la propagande officielle, en raison du fâcheux rappel qu'on pourrait y percevoir de ses origines douteuses. Un relent d'humanisme « petit-bourgeois », à la fois chez cet auteur et ceux qui s'en réclament, explique aussi cette répugnance.

Le « vrai Marx », au contraire, complet, non mutilé, non réductible à tel économisme borné, tendrait par son œuvre à montrer, à nous permettre de nous dire, de nous aider à nous persuader que le monde peut-être n'est pas fermé, qu'il est un accès possible hors de la nécessité. Langage inaudible pour ce pouvoir

enclin par essence à s'identifier avec l'expression de ses propres lois.

Les implications logico-politiques de l'impensé marxien, réactivées par Lukács, aux travaux duquel Nicolas Tertulian se réfère abondamment***, ne sont pas à sous-estimer. Jusques et y compris, quoique la formule sonne pompeux, pour notre temps.

Gardons-nous cependant des prestiges douteux de la polémique, mais risquons l'hypothèse, le ciel nous en préserve, d'un monde en ordre où les êtres, choses et gens, ont leur place assignée. Qui ne voit que les parias, quels qu'ils soient, répondent à l'angoisse du rien que ce monde a creusé sous lui ? L'arrêt de l'histoire et de la pensée s'impose alors à qui veut se perpétuer. En pratique, l'ordre est figé, sacralisé. Il paraît mort, il ne bouge plus, le plus léger ressaut s'en irait titiller cette part maudite à l'intérieur de lui.

Par une évidente filiation, ces considérations trouvent à s'étayer dans les matériaux rassemblés par la Logique hégélienne, et par Marx à ce qu'on dit, soit qu'il s'en réclame, soit qu'il ait prétendu « la remettre sur ses pieds ». A ce moment critique, c'est le cas de le dire, la moindre évocation de la dialectique est comme l'annonce de la possible fin de l'ordre établi.

Ce faux internationalisme évoluant, si l'on en croit Nicolas Tertulian, vers une sorte d'ethnicisme assumé « par les instances du Parti » trouve à s'exprimer, sur le plan de la philosophie, par une haine déclarée de la dialectique marxienne. La vérité est une, mon Parti la connaît. C'est une chose immuable de la pensée. De même un pays, plus précisément la « communauté nationale », est réputé ne pas changer. En ce sens, la preuve de ce qu'on dit réside en ce qui fut. C'est un rêve imbécile, une angoisse de ne pas être ou de ne pas être assez.

De quelques oripeaux devra donc se vêtir la marionnette protofasciste, ici les antécédents d'une prétendue « civilisation daco-thrace ». Ici les contemporains faméliques se voient nourris d'un plat dont on garantit l'origine et le haut lignage aristocratique. On imagine une sorte de Walhalla cabossé analogue à celui de la Germanie. On pense à Mussolini tirant les navires de Caligula des eaux du lac de Nemi. L'objectif était alors pour les guignols chétifs assurant vaille que vaille la guidance des peuples égarés de tracer vaguement dans l'air un signe d'égalité. Comprendre : nous sommes

à proportion de ce que nous avons été. Quel mauvais plaisant, dans un tel contexte, oserait demander : « Seigneur, permettez, entendez-vous signifier que l'histoire s'est arrêtée dans le tiroir de votre table de nuit ? On prétend pourtant qu'elle est en mouvement.

– Point du tout, mon maître, répond l'apologiste de la pensée guerrière, c'est un profond mystère acclimaté fort bien dans les circonvolutions de la cervelle de Martin Heidegger. »

Laquelle pensée ruminait l'oubli de l'Être en nos temps techniciens. L'Être, unique, est ce par quoi s'autorise le « commandement », dans le jargon de l'ancienne Garde de fer. Oser le soumettre, ou juste le supposer, au mouvement dialectique, en lequel il y aurait quelque part un renversement, voire une sorte de négation, mais la plume tremble à l'écrire, retire au « commandement » fascisant tout caractère martial, inexorable.

Tu ne changeras pas ce qui est, qui n'est pas ce qui n'est pas, ou bien seulement par un « tour de passe-passe » malintentionné, un « hocus-pocus », un truc inventé par les Juifs pour troubler les esprits. Telle était du moins l'opinion d'un « dirigeant du Parti membre du Bureau politique », au début des années soixante-dix, émise avec un « sourire moqueur ». Voyez-vous, ces gens-là, il ne faut pas les laisser faire, car on dirait qu'ils prennent un malin plaisir à ruiner le principe même de l'autorité. Rentrez dans le rang, camarades. Ne vous dispersez pas.

La terre, le sol où mène son troupeau le « berger de l'Être », on sait que cela existe, puisqu'on marche dessus. Mieux même, on s'y enracine, mais alors on ne marche plus. L'Être omis par le nihilisme contemporain revêt ainsi les pulsions fascistes d'un caractère « destinal et charismatique ». En ce sens, la dialectique où s'engluèrent jadis Hegel et Marx est condamnée au motif de passer pour un « embarras de la pensée ». Se marque ici l'essence de la pensée réactionnaire en butte aux dérives de la Technique et de ses viles machinations.

Dans les pages qu'il consacre à l'autopsie conceptuelle de l'antihumanisme, Nicolas Tertulian fait un sort à ces auteurs éminents que furent Arnold Gehlen, Carl Schmitt et Martin Heidegger. Un lecteur non spécialiste et non prévenu, que ne rebutent pas les sinuosités de la réflexion philosophique, y trouve dégagés de leur gangle rugueuse, et comme à l'état

natif, les éléments de base des fascismes européens. A savoir, sans prétendre à l'exhaustivité, comme le rêve d'une volonté pure et sans entraves, n'ayant d'autre mesure que l'acte qu'elle détermine, une adhérence telle de la chose à l'objet qu'il n'y faudrait pas songer glisser, comme on dit, même une feuille de papier à cigarette. Et peut-être aussi la haine d'un monde « libéral » et décadent d'où le sacré s'est retiré, à charge pour nous de l'y remettre, au prix de certains effets secondaires indésirables. En vue que nous soit offerte enfin la tant attendue palingénésie, que se régénère ce qui moisit.

Hélas ! Il fallait s'y attendre, la promesse d'un empire millénaire et brillant comme un sou neuf ne fut pas vraiment tenue, même si nul sentimentalisme ou scrupule moral ne fut consenti pour tenter d'y parvenir. De ces travers humanitaires, une foi droite et tranchante, comme une lame, ne saurait s'encombrer.

On le sait, le rêve de bâtir un État pur et sans autre a passé, tel un ruban de brume que le vent dissipa. La face hideuse du négatif en serait la cause, et ce seul grain de sable aurait grippé la mécanique identitaire. Mais il était malaisé de retirer cette écharde enfoncée dans notre chair ainsi qu'un corps étranger.

La « communauté nationale », selon la perspective des auteurs pronazis qu'analyse Nicolas Tertulian, forme un corps autant qu'une idée, c'est une chose organique à toucher du doigt. Soit une idée appelant sa contre-idée, notre esprit ne peut s'empêcher de l'envisager. Ce tourment, c'est le dard enfoncé dans le flanc de la nation. L'exigence exprimée, qu'il faut l'en retirer pour que la paix revienne, c'est une évidence. Admettons que la race étrangère prolifère notre giron, comme le principe de contradiction décrié par l'esprit, rongé du dedans par lui, quel remède éteindrait l'angoisse à son plus degré d'intensité ? La promesse, et qui fut tenue, d'un carnage à venir.

Gérard Weil (Nanterre)

**Pourquoi Lukacs ?*, éditions de la Maison des sciences de l'homme, p.12.

***La Nation morte* (2017), film documentaire de Radu Jude.

****Modernité et Antihumanisme, les combats philosophiques de Georg Lukács*, éditions Klincksieck.

Lorsque le Docteur Federmann évoque Boris Pahor

Nous remercions le Dr Federmann de nous avoir transmis ces témoignages sur l'écrivain triestin Boris Pahor, qu'il connaît personnellement et qui a été lauréat du Prix Véronique-Dutriez (décerné à Strasbourg) en 2015.



Georges Federmann à gauche, lors de la remise du Prix Véronique-Dutriez à Boris Pahor à Strasbourg, le 19 juin 2015

Boris Pahor a connu les jougs des fascismes italien et allemand et a été interné au Struthof, Dachau, Dora et Bergen-Belsen. Il milite inlassablement pour la paix en Europe. Ecrivain, il a été popularisé à 90 ans, pour le saisissant *Pèlerin parmi les ombres*, sur l'univers concentrationnaire.

Confiné à Trieste pour cause de Coronavirus, l'écrivain slovène Boris Pahor sera bientôt âgé de 107

ans. Aujourd'hui aveugle, il ne peut plus « s'incliner chaque matin devant la beauté du monde »

depuis sa maison qui surplombe la mer Adriatique. Rescapé des camps de la mort dont le Struthof, il est également celui qui a survécu et dit « trois fois non » aux totalitarismes du vingtième siècle que toute sa vie et son œuvre ne cesseront de questionner. Mais il est peut-être également l'un des derniers survivants de l'épidémie de grippe espagnole. Il se remémore cette pandémie qui causa 3 à 4

millions de morts dans les années 1917,18 et 19 dans une Europe exténuée par quatre années de guerre et de privations (ainsi que 50 à 100 millions dans le reste du monde).

« Trieste faisait alors partie de l'empire austro-hongrois. Avant la guerre, mon père vendait du beurre, du miel et du fromage blanc sur le marché de Ponterosso, avec son étal roulant exposé à tous les vents. Les jours de *bora*, il se protégeait avec un journal qu'il glissait sous sa veste. Mais au moment de l'épidémie, il n'était pas à la maison, mobilisé dans l'armée autrichienne, comme photographe de guerre. Je n'étais alors âgé que de cinq ans et cette épidémie fut un désastre car nous étions seuls, ma mère, mes deux jeunes sœurs et moi. Mimitza avait trois ans, Evelynna deux ans. Tous atteints, avec quarante de fièvre, transpirant de sueur. Impossible de quitter le lit, d'être secourus. Nous vivions alors 28, Via Commerciale dans une sorte de cave. Une pièce unique en sous-sol où mon père avait tendu un fil de fer. Maman y avait accroché une toile en guise de séparation, d'un côté la chambre, de l'autre la cuisine. Je me rappelle qu'il y avait dehors un peu d'herbe, quelques arbres, je jouais là avec ma jeune sœur, Mimitza. Elle était toute petite. Mimitza est un diminutif, cela veut dire Marie. Mon grand-père, le père de mon père, ne pouvait nous venir en aide. Avec ma grand-mère et mon cousin Cyril qui devait se suicider quelques années plus tard, il habitait dans une mansarde sous les toits, près du canal Grande, cette langue de mer qui pénètre au cœur de la ville thérésienne, là où mouillent les vieux bateaux à fond plat. Ils attendent le printemps pour sortir, quand la marée basse laisse un passage assez large sous le Ponterosso. Tout près, sur ce marché du Ponterosso, les Slovènes descendaient du plateau karstique pour vendre les produits de leur ferme. C'est l'une d'elles qui est venue nous porter secours. Qui l'a alertée, je ne sais pas, mon grand-père sans doute car il ne pouvait se déplacer. Je me souviens qu'elle nous a préparé du thé. De cela je m'en rappelle bien car nous mourrions tous de soif à

cause de la fièvre. Finalement nous avons guéri. Sauf ma petite sœur, Mimitza. Elle était délicate, comme le sont aujourd'hui ceux qui décèdent du COVID19, les personnes âgées, les malades. Elle n'a pas survécu mais aujourd'hui, je pense qu'on l'aurait sauvée. Je me rappelle la douleur de mon père, je me rappelle que tous les jours il fleurissait sa tombe.

Et pour nous pas de répit. Peu de temps après, ce fut une autre catastrophe, l'incendie de la maison de culture slovène par les chemises noires et le début du fascisme avec l'interdiction de parler notre langue, l'obligation d'italianiser nos patronymes, « les Slovènes, des poux à écraser ! » écrira le frère de Mussolini dans le journal Populi Roma...

C'était en 1920, il y a cent ans de cela. Une autre contamination, une peste brune commençait à envahir l'Europe. Et combien y en eut-il ensuite, des milliers et des millions de poux que l'on s'est acharné à écraser ? Je veux espérer que le mal d'aujourd'hui sera différent d'alors, que l'épidémie se trouvera rapidement enrayée. Les peuples n'ont-ils pas assez souffert ? Je souhaite de tout cœur que toutes ces souffrances viennent un jour à nous enseigner la sagesse...»

Propos recueillis par Anne-Marie Mansuy, qui fait partie de « La bande à Boris », constituée de quelques amis intimes de l'écrivain dont je m'honore d'être avec l'ex-diplomate belge Jean-Louis Mignot.

Je ne résiste pas à faire partager aux lecteurs du *Volantino* une lettre personnelle que je lui avais adressée en 2015. A l'époque, à 102 ans, il défendait une vision de l'amour que je ne partageais pas tout à fait : jeunesse oblige. A l'époque je n'avais que 60 ans et j'aurais pu être son petit-fils...

« Cher Boris, Nous voulions avec Anja (et

Livia-Nora et Amos-Nour-Averroès) vous exprimer notre reconnaissance pour votre passage parmi nous, à Strasbourg. Nous avons vécu des moments rares (nombreux), solennels et précieux qui resteront gravés dans nos cœurs et dans notre mémoire. Vous êtes un « passeur » de femmes et de vie et vous nous avez fait découvrir Fabienne (Issartel), qui blague tout le temps, et votre fille Maya dans sa simplicité, sa beauté et sa ténacité.

Vous avez rendu plus belle encore Anja, ma « sœur » et ma femme à mes propres yeux et j'y garderais le reflet de la source merveilleuse à laquelle j'ai pu boire en votre compagnie (en m'inspirant de Henry Miller).

Les femmes qui ont compté dans votre vie sont entrées dans notre cœur et dans notre histoire. Le film de Fabienne rend TRIESTE proche, familière, mystérieuse et envoûtante et révèle précisément le martyr et la tentation des empires de la Mitteleuropa et des régimes totalitaires du 20^{ème} siècle, de voir leur emprise sur elle, du fait de sa situation géographique privilégiée et de l'accès à la Mer.

Nous devenons triestins pour toujours, comme des locataires et pas comme des propriétaires. Le martyre des Slovènes est peu connu en France ainsi que les 2000 camps de concentration de prisonniers du régime totalitaire nazi et nous vous sommes reconnaissants d'être l'incarnation, jusqu'à votre dernier souffle, profond, du « Pèlerin parmi les ombres ». Je ne suis pas d'accord, mais cela rend les choses encore plus vivantes, avec votre définition de l'amour, son impératif et son rôle destiné à « sauver » le monde. Je pense, au contraire, que l'amour a plutôt tendance à diviser et à cliver, et que ce serait plutôt du côté « de la digestion de l'amour » que nous aurions à rechercher les potentialités et les capacités de nous mettre d'accord « sur l'après coup » : sur le service « après-ventre » en quelque sorte. En effet, par expérience et par la clinique, j'ai observé que les effets de l'amour isolaient « la victime » dans une sorte

de position « autoritaire », dont l'objet de l'amour lui-même pouvait être rapidement exclu, en cas de défaillance. Certes, il existe des situations exceptionnelles où les deux corps et les deux cœurs sont au diapason et forment alors une troisième entité ($1 + 1 = 3$) et peuvent transformer le monde, à la condition que l'amour, un jour, ne se transforme pas en haine. A la condition qu'au moment de la rupture ou de l'évolution radicale de la même relation (on peut aimer plusieurs fois le même être-objet) « l'un sache partir et l'autre sache laisser partir » (cette formule-là est de mon ami Jacques Goorma).

Votre exemplarité nous poussera plus encore, après votre passage, à appliquer l'adage traditionnel juif (qu'une minorité décline) : « Quelle est la récompense pour avoir réalisé une bonne action (une mitsva) ? En faire une autre ! ». Vous n'imaginez pas combien votre présence suscite l'envie de continuer à se battre et à interroger le monde tout en reconnaissant ses fragilités et ses limites et tout en protégeant les exclus de nos sociétés. »

Georges Yoram FEDERMANN
(Strasbourg)

(Assemblage réalisé en mai 2020, NDLR)

* Notre mère

Notre Mer qui est si bleue

Que ton Nom soit partagé

Que ton horizon nous fasse renaitre

Que ta volonté et ta miséricorde nous acceptent

Offre-nous aujourd'hui notre Triton de ce jour

Comme une trompette de la renommée

Et non plus comme un cercueil

Pardonne-nous nos défaites et nos deuils

Comme nous pardonnerons à nos bourreaux

Et ne nous soumetts pas aux quotas

Mais délivre l'Europe de ses peurs et de ses carcans (2015)

Je suis une poubelle un peu rebelle...

Je suis une poubelle un peu rebelle.

Non pas que je désire devenir belle,

Non pas que ma parure est sans pareille...

Non. Je suis une poubelle sans merveilles,

Une poubelle un peu rebelle...

Qui écœurée voudrait gerber,

Toute la bedaine de la haine,

Qui entache à coups de pelles,

Les beautés de la vie humaine.

Humanité bien obsolète,

Je suis une poubelle qui regrette :

Ces temps de fête en tête à tête,

Où toi et l'autre nous entêtent.

La haine m'enchaîne causant ma peine,

Les calculs me brûlent, tout mon être hurle,

Les jugements sont méchants, j'en crisse des dents...

Je suis une poubelle un peu rebelle,

Mais prenez garde qu'au réveil,

Je ne vous rende la pareille,

Ni sel, ni miel, un seul rappel.

Mme Cervelle me harcèle,

Mr Venin est bien mesquin,

Jamais content, est insultant,
Voici la clique des critiques qui rapplique !
Pour décharger son réservoir,
Elle ne laissera pas de pourboire !
Elle va s'asseoir avant le soir,
Et s'applique à broyer du noir...
Au rage, au désespoir,
J'enrage d'être le miroir
de leurs cauchemars, de leurs déboires...
Assauts intempestifs aux médisances festives,
Élan des tourments sans raisonnements,
La poubelle est là, à bon entendement !
Décharge polluée de tant de perversité,
Couronnée de malversités,
Je suis une poubelle qui ne peut plus respirer,
Sous les décombres de détritrus,
Qui viennent des cœurs et qui vous tuent !
Oui, mais voilà que je suis pleine,
Que je déborde de désordre...
Ce chemin-là fait toute ma peine,
Il m'engloutit, m'anéantit...
J'en suis certaine à perdre haleine,
C'est bientôt l'heure de ma sortie !
Je suis une poubelle un peu rebelle,
Qui rêvait tout au fond d'elle,
D'être une écuelle pour hirondelles,
D'être une chapelle qui étincelle...
Je souhaitais être, c'est un peu bête,
Un doux écrin loin du chagrin.

Celui qui peint et qui retient,
La voie du bien et du serein.
Pourtant la clique me rappelle,
Dans l'épouvante d'une ritournelle,
Que je ne suis qu'une poubelle
Où l'on décharge la vie réelle.
Je ne suis qu'une poubelle, un peu rebelle
Un peu trop pleine de tant de haine !
Compte à rebours, pas de retour,
Me voilà saoule autour de vous.
La clique terroriste vient d'exploser
Dans mon grenier, c'est terminé !
J'étais une poubelle un peu rebelle,
Je me repose à l'éternel,
Loin de vos attitudes cruelles,
J'ai subi mon dernier coup de pelle.

Audrey PENE



Audrey PENE : *Lovers going together*, crayons
aquarellables, aquarelle sur papier

NEL SABBA DEL QUOTIDIANO

VENTIDUESIMA LETTERA
MARRANA (luglio-ottobre 2019)

Le virtù quotidiane oscillano tra il compromesso e un nascosto eroismo. Come farle diventare strategia e non comoda fuga? Tra Richter, Montale e de Certeau.

a Lorena Fornasir e Gian Andrea Franchi

Questa Lettera parte dai giorni in cui si è ricordato il genocidio di Srebrenica (iniziato l'11 luglio 1995), ancora contestato nella natura e dimensioni da negazionisti e giustificazionisti di ogni specie (particolarmente odiosi quelli di orientamento sedicente 'marxista' (1)) e di cui si è riparlatto nell'occasione del Premio Nobel per la letteratura a Peter Handke – lirico difensore di Milošević-, anche altro occorre ricordare. Una morte e un libro di poesie. Melita Richter è la donna morta e *Alcune ragioni minime* (2) la sua ultima opera. Ricordare cioè 'riportare al cuore' i versi e una presenza indimenticabile che però l'orrendo sabba del quotidiano tende a ingoiare e a far precipitare nell'oblio o, peggio, nella dimenticanza: leggerissima e crudele, quest'ultima parola – un fatto trascurabile, una cosuccia cui si pensa di poter porre rimedio, mentre niente è rimediabile (3). E irrimediabile è anche la perdita di Melita Richter, da Zagabria dove nacque nel 1947 a Trieste dove visse dal 1979, con suo marito e i due figli, e dove si spense il 1° marzo di quest'anno, tra i tanti orribile. I versi di *Alcune ragioni minime* – versi liberi, prosastici, ma a volte improvvisamente e altamente lirici- dicono di una terra lacerata, la sua Jugoslavia, dalle guerre degli anni Novanta e dai meno sanguinosi ma avviliti dopoguerra di mafie politico-religiose-affaristiche che si sono impadronite dei processi di pace in quasi tutti i Paesi dei Balcani occidentali. Due parole-

chiave, "Europa" e "sorellanza" unite nei versi di 'Alcune ragioni minime per cui mi sento europea', testo-cardine della raccolta: "[mi sento europea] Perché credo all'Utopia, / all'Altro, / alla Sorellanza...". E prosegue, per finire, "...Mi sento europea / perché varco i confini considerandoli soglie e mai più frontiere / sentendomi a casa nel Mondo. / Gioco stupendo questo conguaglio / Mondo – Europa, / Europa – Casa. / Ma forse mi sbaglio." (4)

SOGLIE/CONFINI

Di soglia in soglia (Celan), soglie da attraversare, ripetutamente impalpabili, ma anche barriere stolte e feroci per chi non ha le carte in regola e piomba nell'abisso dell'irregolarità/clandestinità, ormai un reato in Italia (come nel Novecento più atroce). Però le soglie si ispessiscono e si ispessisce il numero dei respinti in entrata nel nostro Paese dopo mesi e anni di viaggio e che viene ad arenarsi nella "rotta balcanica", e in uscita, tra Italia e Francia, per furia di polizie di frontiera, furia di dispositivi e regolamenti che imitano e riproducono i meccanismi da cui i/le migranti erano fuggiti (nel mondo *barbaro* che pensavano di aver lasciato alle loro spalle e che invece si ripropone davanti ai loro occhi e dentro le loro carni, barbarie della ragione e della tecnica trionfanti). Si ispessisce anche la leggerezza torbida delle pagine del "Piccolo", il quotidiano di Trieste, città di soglia, tra fine giugno e i primi di luglio: "Salvini 'minaccia' il filo spinato contro i migranti in Slovenia"; "Ribadita l'idea di alzare barriere tra Italia e Slovenia"; "Fedriga [presidente leghista della regione FVG] scivola sul filo spinato" (ha proposto una "barriera lungo i 243 km del confine italo-sloveno"); "Sigillerò quel confine", etc. Leggerezza torbida e cattiva. Non sanno, o sanno benissimo, del filo spinato, cosa sia e cosa rappresenti, perché conoscono bene quanto valga il simbolico. Un volumetto di Olivier Razac, cui far ricorso per capire, *Storia politica del filo spinato* (4): dall'America della conquista del West ("...Il

1874 è una data oscura e tuttavia di decisiva importanza nella storia degli Stati Uniti. Un colono dell'Illinois, J.-F. Glidden, ottiene il brevetto per l'invenzione del filo spinato...” pag. 12) alle trincee della prima guerra mondiale ai campi di concentramento e sterminio, e oggi. Ecco di quale storia parla il filo spinato: “etnocidio degli indiani d’America”, l’“assurdo bagno di sangue della guerra mondiale” e i “campi di concentramento”, scrive Razac. Usato innanzitutto per le greggi e poi, con scivolamento nella destinazione (come spesso accade – da qui l’utilità di un pensiero anche antispecista), per gli umani, o meglio quei sotto-umani che per i bianchi sono chi viene da lontano. Ora un quotidiano locale e alcuni leader di spessore regionale e nazionale si permettono di evocarlo con la protervia dei fanatici, e il coro sguaiato dei social network a inseguire questo dibattito falsato, drogato dalla sovraesposizione mediatica di leader senza scrupoli e da chi ne riprende e moltiplica il messaggio. Sempre “Il Piccolo” di Trieste ci ragguaglia su quanto muri e altre barriere siano ormai la normalità in Europa, e non solo (6). Un tradimento dell’89 che segue ed esalta il tradimento del ’68, in un rovescio simmetrico di date. Mai più muri e libera circolazione delle persone e delle merci: furono queste le parole d’ordine dell’89, come “vietato vietare” furono quelle del ’68 tra Parigi e Praga, ma poi i poteri hanno rapidamente riassorbito il potenziale rivoluzionario di tali fasi storiche per ingabbiarlo in nuovi assetti di oppressione e repressione, in nuove *gabbie*, anche alla lettera, in cui oggi vengono tenuti alcuni migranti, dopo che il *game*, la rischiosa partita per entrare in Europa, è fallito. Orrore di polizie, quella croata, in particolare, che rintraccia e arresta, rinchiude, tortura, spacca cellulari e smartphone, spacca ossa e volti d’occhi di vita (7). E fa tutto questo su preciso mandato dell’Unione Europea che appalta la difesa dei suoi sacri confini a sgherri abituati, per *razza e storia* (dicono i nostri tecnocrati) a compiere il lavoro sporco, lungo le *krajine*, le zone di frontiera, da difendere contro il nemico

assoluto, l’infedele, l’alieno, che oggi ha il volto dell’umano.

EUROPA

Era questa l’Europa sognata da Melita Richter? Per lei fu già una sconfitta il moltiplicarsi dei confini e dei controlli dentro il territorio ex-jugoslavo tra Repubbliche un tempo sorelle, e ora ostili. Pessime guardie di confine che, non per antica usanza titina (gli sgherri di Tito, peraltro, non scherzavano) ma per nuova arroganza nazionalistica, esibiscono i muscoli (degli altri) tra Croazia e Bosnia Erzegovina; pessime innanzitutto nei confronti di coloro che fino a poco tempo prima erano gli abitanti della stessa Repubblica federativa di Jugoslavia. Ore e ore ai nuovi confini, perquisizioni, arroganze teppistiche e affaristiche di uomini in divisa: ordine e disciplina, nel disordine planetario. “Patria / Matria / geometria scombinata / sfilacciata / asimmetrica (...) / Ha ancora da nascere il tempo senza guardiani e / senza vanità...” (8) Anche perché mancano Padri e Madri (quanti i ‘minori non accompagnati’?), mancano i buoni *passseur* (qualcuno ce n’è), volti e bocche della verità che ci guidino verso l’immediatezza di una realizzazione. È sempre Melita Richter a ricordare un’altra morte, un’altra sparizione dolorosa, altro buco non al centro di una bandiera dell’89, ma nel cuore di molte e molti di noi: “... È morto l’uomo che ha vissuto in balia della speranza / di sogni / di Utopia. / È morto il poeta-patria mia” (9), il 2 maggio del 2002 è morto Izet Sarajlić, quello della Sarajevo degli amanti, quello della contraddizione tra il sogno formidabile dell’Utopia e il crepuscolo adorato (le mezze luci, la pioggia lenta e fitta, l’ultimo tram per Ilidža...), quello della resistenza a una guerra, tra il 1991 e il 1999, sentita come estranea eppure sorgente dalle viscere dell’amata terra. Laceri buchi nelle bandiere, voragini nella terra dei poeti (la voragine-Izet, la voragine-Melita), e squarci nelle pance aperte da sniper democratici e amanti della libertà... Ora chi torna in quei luoghi, penso ai volontari più

radicali che io conosca, Lorena Fornasir e Gian Andrea Franchi, ci manda foto e video di desolazioni devastanti con un solo elemento in comune con la cecità nostra e della nostra Europa, cecità costituente ai tempi delle guerre jugoslave: l'indifferenza, l'impossibilità di uscire dalla rete del quotidiano, l'impossibilità di cambiare passo, quello dei singoli come quello di un'intera civiltà. Il quotidiano è rete che avvolge e cattura oppure web che mette in comunicazione, ma anche quest'ultimo libera e, al tempo stesso, prende ostaggi. È rispetto dei lenti processi, di ciò che accade giorno dopo giorno, di ciò che costruisce la forza dei transiti e delle transizioni lavorando sulla trasmissione dei saperi: è ciò che costruisce il tessuto delle nostre città a volte fatto di inganni, a volte unica salvezza da un salto nel vuoto ('cadere nella rete' può essere negativo o positivo). È ciò che da un lato rende l'essere umano pigro e prigioniero delle proprie abitudini, in genere eterodirette, oppure attento alle piccole cose (*sensibili alle foglie*, direbbe Renato Curcio, che però ne ha calpestate molte, prima di capire), umile e sublime, terreno e celeste. Dall'altro esso è anche ciò che salva ed è proprio dei gruppi subalterni: lo ha scritto benissimo Michel de Certeau (10). A volte la tattica sembra essere viltà, e rischia di diventarla quando assume il volto del quietismo compromissorio, della giustificazione continua della propria inazione e inettitudine, quando la propria 'superfluità' si trasforma in comoda connivenza. Fu Montale, invece, a rivendicare il ruolo del silenzioso agire, in "Piccolo testamento". Ricordiamone alcuni versi: "...Solo quest'iride posso / lasciarti a testimonianza / d'una fede che fu combattuta, / d'una speranza che bruciò più lenta / d'un duro ceppo nel focolare. / Conservane la cipria nello specchietto / quando spenta ogni lampada / la sardana si farà infernale / (...) Giusto era il segno: chi l'ha ravvisato / non può fallire nel ritrovarti. / Ognuno riconosce i suoi: l'orgoglio / non era fuga, l'umiltà non era / vile, il tenue bagliore strofinato / laggiù non era quello di un fiammifero." (in *La Bufera e altro*, 1956).

LA STORIA-VULCANO

Due elementi: il primo consiste nella costruzione, lascito e custodia di un qualcosa che sarà essenziale quando "la sardana si farà infernale", e cioè quando la danza della Storia si farà sfrenata e non perdonerà, quando il vulcano-Storia (quello di Giacomo Leopardi e di Elsa Morante) erutterà con tutta la sua violenza e proverà a ridurre ognuno alla sua 'nuda vita'. Essenziale non vuol dire 'utile', o almeno non utile in senso tradizionale (il lascito di un attrezzo, di un'arma): "la cipria nello specchietto" (cipria=ceneri...) è ciò che garantirà la permanenza di quanto è stato persino nel più buio dei momenti, quando i rapporti di forza sono tutti in favore del nemico (dell'Avversario, di un "ombroso Lucifero" – ancora Montale) e questi schiaccia, spacca, fracassa. È un lembo di futuro, un filo tenuto, una foto antica per cui non lasciarsi andare. Secondo elemento: ciò che facemmo, il "tenue bagliore", non era "quello di un fiammifero" ma resistenza minima (non sono "minime" anche le ragioni di Melita Richter?), opposizione ferma e nascosta, conservazione di un piccolo fuoco che tornerà a risplendere una volta rientrata la sardana e asciugata la lava con dentro la vita anteriore. Senza questo elemento di conservazione/trasmmissione niente potrà tornare a vivere. Il rischio –proprio di ogni forma di marranesimo- è che le virtù del vivere nascosto conservando si trasformino in adattamento e piena acquisizione dei metodi e delle pratiche dominanti, oppure in un'assenza radicale e presuntuosa. Tremendo è quel "... Vissi al cinque per cento, non aumentate / la dose.", sempre montaliano ("Per finire" in *Diario del '71 e del '72*, 1973). Senza dover obbedire ad imperativi etici e a costrizioni furiose, certo è che tutta la vicenda della superfluità e della inettitudine ottonevicesca è finita male. È finita nell'assenza da Sarajevo (assenza dell'Europa come soggetto politico e di ciascuno/a dei suoi esponenti/componenti, anche se presenti furono molte e molti, Alexander Langer, Susan Sontag, Luca Rastello, Adriano Sofri, Francis

Bueb, e tanti/e anonime che lì si recarono e vissero anche per noi, montaliani); nell'assenza, oggi, dalla continuità dell'intervento sulla rotta balcanica o in mare o in altre contraddizioni feroci (condizioni del lavoro, periferie, violenza dei colletti bianchi, femminicidi, etc.). Facciamo altro, è vero, arrivando stremati alla fine della giornata con opera nascosta e forse utile per qualcuno, coltiviamo rapporti e proviamo a rafforzare il legame sociale, là dove questo scompare perché distrutto dalla violenza del capitalismo trionfante e senza nemici, se non quelli che esso stesso nomina e costruisce. Ma questo non basta: si è sempre in difetto di militanza, in difetto di 'santità'. Il *kairòs* o, più prosaicamente, l'occasione (termine machiavelliano): come riconoscerlo, come praticarlo? Se il "tenue bagliore" non fosse solo tattica ma strategia forse qualcosa accadrebbe: se facessimo diventare le virtù quotidiane virtù cairolgiche, virtù di strategia, messe dentro un fluire più grande, allora avrebbe un senso, non certo "vivere al cinque per cento" ma dedicarsi alla cura, all'accompagnamento, al prodigarsi mattina e sera, al lusso dell'assistenza, allo studio e all'insegnamento. Molte di queste virtù di strategia non abbiamo. "Ma forse mi sbaglio"...

Gianluca PACIUCCI (Trieste)

- (1) Ricordiamo il caso della rivista inglese "Living Marxism" che dovette chiudere le pubblicazioni nel 2000 dopo aver perso un processo relativo al suo negazionismo sui campi di concentramento di Omarska e Trnopolje, vicino Prijedor (ora Repubblica serba di Bosnia ed Erzegovina). E ricordiamo tanti 'nostri' che in Milošević riconoscevano, e riconoscono, un combattente antiimperialista... Su Srebrenica, in collegamento con le attuali migrazioni, segnaliamo il recente volume di Elvira Mujčić,

Consigli per essere un buon immigrato, Elliot, Roma, 2019, pp. 89, autrice anche di altri volumi su questi temi.

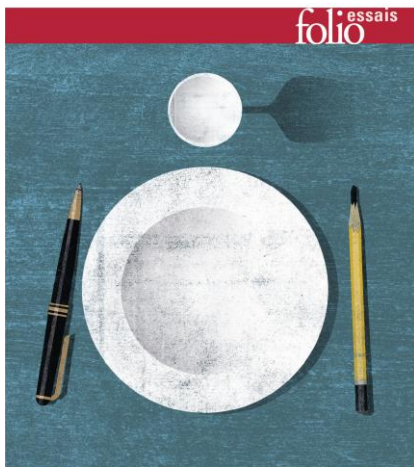
- (2) Edizioni Kolibri, Ferrara, 2018, pp. 76.
- (3) La lettura che Emanuele Severino fa di Nietzsche: "...L'atteggiamento tradizionale dell'uomo europeo consiste, per Nietzsche, nel predisporre un rimedio e una difesa contro la minaccia e il terrore del divenire. E il 'sentimento di sicurezza' è l'elemento decisivo dell'allestimento di tale riparo e difesa..." (pag. 113, "Oltre il rimedio: Nietzsche", in E. Severino, *La filosofia contemporanea*, Rizzoli, Milano, 1986, pp.268).
- (4) Pagg. 11 e 12 di *Alcune ragioni minime*, cit.
- (5) Edizioni Ombre corte/tracce, Verona 2001 (ed. originale francese *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le champ*, 2000), pp. 94.
- (6) Stefano Giantin, "Dalla Turchia al Baltico, in Europa quasi mille chilometri di muri", *Il Piccolo*, 2 luglio 2019.
- (7) Vedi "Il capo dello Stato ammette la violenza contro i migranti", di M. Man., "Il Piccolo" 16.07 2019. La presidente croata Kolinda Grabar Kitarović ha affermato che "ovviamente, quando si adopera il metodo di 'push-back' è necessario usare anche un po' di violenza". Ovviamente... È di questo ottobre La petizione –indirizzata alla Corte europea dei diritti dell'uomo e che al 15 ottobre 2019 ha raggiunto 44.311 firme– si trova su change.org (promotrice: Lorena Fornasir).
- (8) Richter, op. cit., pag. 19, "Il divenire d'Europa".
- (9) Richter, op. cit., pag. 14, "Due maggio duemiladue".
- (10) "...Mille modi di giocare o mettere a nudo il gioco dell'altro, vale a dire lo

spazio istituito da altri, caratterizzano l'attività sottile, tenace, resistente di gruppi che, non avendo uno spazio proprio, devono cavarsela in una rete di forze e di rappresentazioni stabilite. Bisogna adattarsi. In questi stratagemmi di combattenti si forma un'arte del portare colpi, un piacere a rovesciare le regole di uno spazio oppressivo..." (pp. 35-6 in Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 350 – prima edizione 1980). 'Tattiche' per poter sopravvivere dentro le 'strategie' dei sistemi. In Italia il testo di M. de Certeau è stato pubblicato nel 2010 dalle Edizioni Lavoro.

Michel de Certeau

L'invention du quotidien

1. Arts de faire



GLI INNOCENTI COLPEVOLI, GLI ANGELI E LE CARCERI XXIV LETTERA MARRANA

Al tempo del coronavirus, colpevolizzazioni e angelizzazioni eternizzano il presente. Chi si rivolta e muore, non può che essere cancellato. Definitivamente.

"...ciò che deve essere superato, deve essere raccontato..." (Christa Wolf)



Non siamo in guerra, dicono gli spiriti più progressisti e le anime pie (i reazionari, invece, gioiscono dello stato di guerra). Certo, *qui* non siamo in guerra: c'è solo morte senza causa o con causa invisibile. E c'è senso di morte, come da tempo non si provava in Occidente, quell'Occidente che ha rimosso la morte, che l'ha spinta ai margini del suo mondo, quell'Occidente per cui i suoi morti valgono infinite volte quelli degli altri. *Les blancs sont contés*, i bianchi sono numerati, a uno a uno, noi no (disse un saggio africano, in Costa d'Avorio, al caro amico Enzo Barnabà). Quell'Occidente che può uccidere, ma non venire ucciso: ai margini, solo ai margini la morte può mietere, come è abituata a fare da sempre. E così *qui* non c'è guerra ma solo mancanza di vite. Da qui partono sanzioni, embarghi, blocchi economici contro popoli innocenti e si muovono flotte per farli rispettare; da qui partono gli aerei e i droni che dicono di voler fare giustizia, ma che causano distruzioni formidabili: da qui parte la distruzione del pianeta con la diffusione di un modello economico terribile perché onnivoro. Non che altri modelli abbiano mostrato efficienza e rispetto: il fallimento delle economie pianificate è sotto gli occhi di tutti; altri modelli hanno corto raggio. Ma mai si era visto un tale accanimento, un tale perseverare nell'odio contro la vita che inoltre (è qui il capolavoro) si spaccia per *cura*: il

compromesso socialdemocratico del secondo dopoguerra ha dato lunghe speranze di vita a popoli a patto che ne accettassero le guerre e gli asservimenti ai margini. Per la prima volta nella storia dei governi non hanno, apparentemente, fatto la guerra ai propri popoli, anzi li hanno cullati e curati. Poi qualcosa si è incrinato e tutto è tornato nella normalità: sono i popoli, anche i popoli bianchi, che devono capire di aver vissuto al di là delle proprie possibilità, di aver speso troppo, di aver goduto di un benessere immeritato (questo ci ripetono). Ed ecco altre cure, sotto forma di violenza economica, tagli alla sanità e all'istruzione pubblica, lotta al lavoro per l'asservimento di nuova generazione.

COLPEVOLIZZAZIONI

Così è iniziata l'era delle colpevolizzazioni che, in questi giorni di pandemia, sta giungendo al suo culmine. “Una delle strategie più efficaci messe in campo dai poteri forti durante ogni emergenza consiste nella colpevolizzazione delle persone, per ottenere dalle stesse l'interiorizzazione della narrazione dominante su ciò che accade, al fine di evitare qualsiasi ribellione verso l'ordine costituito...”, scrive Marco Bersani (1), e continua: “...Un sistema sanitario come quello italiano, fino a un decennio fa tra i migliori al mondo, è stato fatto precipitare sull'altare del patto di stabilità: tagli da 37 miliardi complessivi e una drastica riduzione del personale (46.500 fra medici e infermieri), con il brillante risultato di aver perso più di 70.000 posti letto, che, per quanto riguarda la terapia intensiva di drammatica attualità, significa essere passati dai 922 posti letto ogni 100mila abitanti nel 1980 ai 275 nel 2015...” Cure da cavallo, come si suol dire, contro l'unica cura possibile: preservare la vita ed accompagnarla dalla nascita alla morte, per noi gettati su questa terra (Heidegger). Se foste entrati in un ospedale in tempi precedenti al coronavirus, in un pronto soccorso: avreste visto lo scandalo di corpi su corpi gli uni sugli altri, lunghissime ore di attesa, lotteria dei *codici*, servizi igienici al di sotto di qualsiasi dignità e sicurezza, veicolo di quelle malattie che si dicono, con termine dotto, iatrogene, e cioè causate dalle stesse modalità della cura. Ma al termine della lotteria, alle cinque del mattino, magari, ecco

la visita: portate/i in reparto da infermiere/i stanchi a uno dei due medici che hanno retto le urgenze di un centinaio di persone in una media città del nord. Personale medico che viene subito, e a ragione (nel contesto dato), angelizzato, eroicizzato. L'angelizzazione e la colpevolizzazione sono le due forme della narrazione dominante contemporanea: vengono angelizzati e colpevolizzati gli stessi che, in forme diverse, sono vittime di ben riuscite trame, come quelle di una serie televisiva che dura da trent'anni. L'*età di Tersite* (2) l'ha ottimamente chiamata Luca Rastello in uno dei romanzi più forti degli ultimi anni, *Piove all'insù* (2), età in cui “dichiariamo con enfasi la nostra adesione assoluta alla vita com'è. Facciamo il nostro ingresso, piccoli e spettrali, nell'impero del kitsch” (pag. 165). Che è l'epoca della fine di ogni possibile rivoluzione e in cui il regno dello sfruttamento e dell'opinione torna ad essere l'unico in cui vivere. E che è l'epoca degli *angeli*. “...il nostro mondo ha il suo manifesto, oggi: la pagina di Repubblica dove i bambini morti nella scuola crollata sono chiamati gli 'angeli': cronache dal funerale degli angeli, interviste, la giornalista premurosa che dimostra con cura di essere sul luogo, descrivendo i giocattoli e gli zainetti fra le macerie, e il sangue, e c'è anche una colonna con le colpe degli amministratori, la ristrutturazione fatta al risparmio, i soccorsi lenti, qualcuno pagherà. Ma pagherà entro i limiti di una facciata e mezzo, perché a destra in basso, massima visibilità, ingombro mezza pagina, campeggia un'enorme scarpina con il tacco sottile da signorina. Sta lì, zitta e incongrua, senza che nessuno le chieda i documenti, nera su fondo bianco. Niente scritte tranne il marchio: Prada...” (pag. 237) Il crollo della scuola è quello che si verificò a San Giuliano di Puglia il 31 ottobre del 2002 in seguito a una scossa di terremoto in cui morirono 27 bambini e una maestra e che, altrove, provocò pochissimi danni. Per questo crimine, in realtà, sono stati condannati in via definitiva costruttori, progettisti, tecnico comunale e sindaco. Ma l'altro crimine, impunito, è stata *l'angelizzazione sponsorizzante dei morti* (i bambini morti che sponsorizzano Prada) cui, in altre occasioni, si unisce quella dei salvatori: oggi con il coronavirus, ad esempio, medici ed infermieri, in altre occasione i vigili del fuoco (però mandati allo sbaraglio senza copertura

assicurativa INAIL...), in una eroizzazione che viene effettuata proprio da chi ha responsabilità tremende nell'avvilimento delle professioni, nell'attacco allo stato sociale, nell'umiliazione di interi settori della nostra società. Così per gli/le insegnanti che vengono chiamati *missionari* ma che, in documenti meno ipocriti (OSCE), sono definiti *classe obsoleta*, in via di sparizione, come i medici di base e altre specie animali.

DOPO L'INNOVAZIONE

Nell'*età di Tersite* è evidente che nulla può essere mutato e che, soprattutto, a nessun soggetto autonomo viene data la possibilità del compiere mutamenti: anzi, è tentare il movimento/mutamento il crimine supremo. Se mutamenti devono esserci, che siano guidati passo dopo passo; se innovazioni devono prodursi (perché il *nuovo* è altra parola-chiave del tempo) esse siano prudenti o catastrofici sconvolgimenti che però non guastino l'ordine dei mercati globali. *Dopo l'innovazione*, anche sotto forma di trauma (guerra o epidemia/pandemia), tutto dovrà tornare come prima. Allora, riprendendo la metafora della guerra su cui abbiamo riflettuto all'inizio di questo testo, hanno forse ragione i reazionari: sì, siamo in guerra, anche qui da dove partono le guerre (e le innovazioni e i miti attraenti), da dove partono gli embarghi, i blocchi economici, le punizioni. Siamo in guerra perché abbiamo le bandiere italiane ai balconi; siamo in guerra perché abbiamo un nemico da sconfiggere, il virus, e quelle umanità inferiori "che mangiano topi vivi" e che, con altri comportamenti irresponsabili (di nuovo la colpevolizzazione, di intere nazioni/civiltà), permettono il cosiddetto *salto di specie* (4). Per gli intellettuali-teppisti di ogni inizio secolo (Marinetti, Papini – pronti a diventare Accademico d'Italia, il primo, nel 1929, e a convertirsi a un cristianesimo aggressivo, dopo averlo definito "pecorismo nazareno", il secondo- e oggi troppi altri, ma persino meno coraggiosi dei due qui citati) la guerra pulisce/purifica/salva. Per altri intellettuali, più miti, sconvolti dall'orrore del presente e che pure troveranno la morte nel grande macello, la guerra è un'espressione canonica dell'essere umano e delle sue categorie. Renato Serra (1884, Cesena - 1915, sul Podgora) nel suo celebre *Esame di coscienza di un letterato* (5) scrive a più riprese di questo: "...È una vecchia lezione! La guerra è un fatto, come

tanti altri in questo mondo; è enorme, ma è quello solo; accanto agli altri, che sono stati e che saranno: non vi aggiunge; non vi toglie nulla. Non cambia nulla, assolutamente, nel mondo. Neanche la letteratura"; e poi: "...la guerra non cambia niente. Non migliora, non redime, non cancella; per sé sola. Non fa miracoli. Non paga i debiti, non lava i peccati. In questo mondo, che non conosce più la grazia. Il cuore dura fatica ad ammetterlo. Vorremmo che quelli che hanno faticato, sofferto, resistito per una causa che è sempre santa, quando fa soffrire, uscissero dalla prova come quasi da un lavacro: più puri, tutti. E quelli che muoiono, almeno quelli, che fossero ingranditi, santificati: senza macchia e senza colpa. E poi no. Né il sacrificio né la morte aggiungono nulla a una vita, a un'opera, a un'eredità. Il lavoro che uno ha compiuto resta quello che era. Mancheremmo al rispetto che è dovuto all'uomo o alla sua opera, se portassimo nel valutarla qualche criterio estraneo, qualche voto di simpatia, o piuttosto di pietà...". Grandi desolate verità in questo, come in altri passaggi dell'opera. E infatti niente cambiò, dopo l'immane tragedia: l'orrore venne riprodotto, anche l'orrore che voleva rimediare all'orrore (la Rivoluzione), e si moltiplicò con furia di fanatici ovunque. Così accadrà a noi, fanatici o meno, colpevoli o meno, e più o meno angeli: anche chi non ha potuto dormire o non è riuscito a farlo si risveglierà dal sogno/sonno di queste settimane con le solite violenze quotidiane da affrontare, alle prese con la morte data o subita, alle prese con i conti che non tornano e che verranno fatti pagare a un'umanità indistinta e minacciata cui si chiederanno sacrifici, e di togliersi il pane di bocca. L'ultima lettera di Serra alla madre, datata 20 luglio 1915: "...un saluto in fretta anche stamattina, alzati all'alba. Niente di nuovo: le solite vicende di temporale e sole, e lo spettacolo di un'azione che si intravede e si sente rumoreggiare sui monti circostanti. Noi sempre al nostro posto, con molte faccende dei servizi di seconda linea..." (6) Echi di Qohèlet, "niente di nuovo sotto il sole. / Ciò che è storto non si può raddrizzare/ né ciò che manca si può contare..." (età di Tersite e di Qohèlet). Faccende, faccende da sbrigare, dentro la faccenda appena maggiore della guerra, in lontananza: che si avvicinerà e chiederà il conto. E Serra l'accoglierà, tenendosi in piedi in trincea: così esponendosi al fuoco *nemico* e chiedendogli di uccidere la sua mitezza.

PRIGIONI

Altre faccende da sbrigare, come un niente: dentro la morte di questi giorni, le 14 morti di carcerati nelle rivolte del 10 marzo, nelle prigioni (Modena, Rieti –la prigione modello di Rieti...) (7). “Il Pd chiede di verificare una possibile regia criminale” (se così fosse, sarebbe ben riuscita, 6000 in rivolta sui 61.000 ospiti delle carceri italiane); un altro progressista, di cui è bene tacere il nome, scrive che si è trattato di “rivolte di criminali, non dimentichiamolo, che in un momento così difficile della nazione si permettono di rompere tutto...”; i più avanzati sospendono il giudizio e dicono di aspettare gli esiti delle indagini e delle autopsie (morti per overdose, vero?, e quando arriveranno i risultati di queste autopsie? – quando nessuno se ne accorgerà più, nel silenzio dei complici...) (8) Così come per la morte del georgiano Vakhtang Erukidze, nel CPR di Gradisca (in provincia di Gorizia), il 18 gennaio di quest’anno; per i contagiati dentro le carceri ma perfino dentro le case di riposo –morire in solitudine, chiusi nel proprio corpo che si rattrappisce, non accompagnati, senza riti, senza un grido che possa essere ascoltato... Un immenso oblio, un oblio immediato, senza ripensamenti. Polvere sotto il tappeto, spazzatura. Per chi ha creduto nell’umanizzazione delle carceri (non dico nella loro eliminazione, cui pure occorrerà lavorare, prima o poi) un’ulteriore ferita. “Una volta, in tempi di redenzione nazionale o sociale, si diceva che la storia di un paese è scritta sui muri delle sue galere...” (9) Non è più così, ma dovremmo batterci perché così torni ad essere: ora nelle galere finisce tutto ciò che una società pur onnivora non riesce a digerire, senza compassione, senza uno sguardo esterno che possa provare a capire, non a giustificare, ma a capire!, almeno questo sì, e ad agire perché non può andar bene, perché la violenza che prigionieri, anche prigionieri modello, esercitano su chi vi finisce dentro è infinita e mai scusabile. Se in tempi di coronavirus la rivolta del 10 marzo è stata presto cancellata e se non una parola di cordoglio è venuta dal corpo della società, vuol dire che la nostra era ed è una società malata, ben prima d’esser stata contagiata dal coronavirus, malata nelle sue viscere profonde. Ai 14 morti, “qualunque colpa sia” (Erri De Luca in ‘Considero valore’), va il nostro pensiero di compassione e di rabbia: sono stati

i soli a ribellarsi, ingrati! E che qualcuno/a racconti tutto questo: pena la nostra colpa ribadita, la nostra perenne complicità.

Gianluca PACIUCCI
(Trieste, 9 aprile 2020)

1) <https://www.italia.attac.org/virus-scatta-la-colpevolizzazione-dei-cittadini/> ; anche sul Manifesto del 20.03 2020.

2) Un Tersite letto in modo completamente diverso da come aveva fatto Concetto Marchesi in *Il libro di Tersite* uscito per Mondadori nel 1950 e ora leggibile in edizione Sellerio. Per Marchesi il Tersite che si oppone ai comandanti della spedizione incitando gli Achei ad abbandonare l’assedio di Troia e che viene rimesso al suo posto (di inferiore, brutto, goffo e pavido) da Ulisse, che lo percuote, è l’emblema della cacciata dalla Storia, e dalla letteratura occidentale, del popolo (appunto brutto, goffo e pavido – o solo amante della vita?) Una lettura potentemente suggestiva. “Rude razza pagana”, avrebbe scritto Mario Tronti in *Operai e capitale* (1966), prendendone le parti, dalla parte di Tersite, nelle sue debolezze e nelle sue oltranzie.

3) Luca Rastello, *Piove all’insù*, Bollati Boringhieri, Torino, 2006, pp. 259. Rastello (1961-2015) è stato autore di alcune delle opere più formidabili dell’ultimo trentennio, da *La guerra in casa* (sul conflitto jugoslavo) al romanzo *I buoni* (sull’umanitarismo) per finire con un frammento di romanzo e altri materiali, usciti postumi, nel 2018, da Chiarelettere, dal titolo *Dopodomani non ci sarà. Sull’esperienza delle cose ultime*. Su *Piove all’insù* ha scritto ottime pagine Carlo Tirinanzi De Medici in *Il romanzo italiano contemporaneo. Dalla fine degli anni Settanta a oggi*, Carocci, Roma, 2018, pp. 317; le pagine dedicate al romanzo di Rastello sono da 244 a 255.

4) A questo proposito vedi Sofia Rizzi, “SARS-CoV-2: il pipistrello espiatorio”, [http://lameladineyton-](http://lameladineyton-micromega.blogautore.espresso.repubblica.it/2020/04/08/sars-cov-2-il-pipistrello-espiatorio/)

[micromega.blogautore.espresso.repubblica.it/2020/04/08/sars-cov-2-il-pipistrello-espiatorio/](http://lameladineyton-micromega.blogautore.espresso.repubblica.it/2020/04/08/sars-cov-2-il-pipistrello-espiatorio/)

5) Sulla “Voce” del 30 aprile 1915, tre mesi prima che Serra morisse, il 20 luglio “al cader del sole” (scrive Luigi Ambrosini nella “Prefazione alle ultime lettere”, contenuta nell’edizione dell’ *Esame...*, EST, Pordenone, 1994, pp. 102).

6) si può leggerla a pag. 102 dell’edizione EST, cit.

7) Su questo vedi https://www.repubblica.it/politica/2020/03/11/news/rivolta_carceri_bonafede_relazione_parlamento-250921236/?ref=RHPPLF-BH-I250922842-C8-P3-S2.5-T2 ;
<https://ilmanifesto.it/rivolta-nelle-carceri-altre-cinque-morti-cera-un-contagiato/> ;
<https://www.ildubbio.news/2020/03/13/quel-ragazzo-e-morto-nella-rivolta-di-modena-sarebbe-uscite-solo-tra-due-settimane/>

Da quest'ultimo articolo de 'Il dubbio': "Nove morti, ancora senza nome e la maggior parte tunisini e moldavi. Parliamo dei detenuti che erano ristretti nel carcere di Modena, teatro di una grande rivolta che ha portato all'inagibilità di alcune sezioni. (...) Tra i cinque morti rinvenuti già morti [sic] al carcere modenese, *Il Dubbio* è a conoscenza del caso di uno di loro. Si tratta di un tunisino nato nell'84 che stava scontando poco più di due anni di carcere per piccolo spaccio. Una pena che poteva essere scontata attraverso una misura alternativa. Ma purtroppo, come accade spesso, soprattutto per gli stranieri che non hanno un vero e proprio domicilio, non ha avuto la possibilità di usufruirne. Non risulta, almeno per il momento, che il ragazzo fosse in carico dal Sert, perché si sarebbe dichiarato non tossicodipendente. Saranno comunque i risultati dell'autopsia a sciogliere ogni dubbio. I suoi genitori vivono in Tunisia e ancora attendono la verità, ma soprattutto le spoglie del proprio figlio per poterlo piangere. La storia lascia una grande amarezza: il ragazzo avrebbe finito di scontare la pena tra due settimane. Ma non ha fatto in tempo..."

8) Per chi muore lungo le rotte delle migrazioni, non si aspettano nemmeno le autopsie: i corpi colano a picco nei mari o vengono riassorbiti dalla terra.

9) A pag. 129 di quel bel libro, cruciale per umanità da parte che uno ha vissuto il carcere da dentro, che è *Le prigionie degli altri* di Adriano Sofri (Sellerio, Palermo, 1993, pp. 195). Sull'abolizione del carcere occorre rimandare ad Angela Davis, *Aboliamo le prigionie? Contro il carcere, la discriminazione, la violenza del capitale*, Minimum fax, Roma, 2009 –ed. originale 2003-, pp. 265, con un importante saggio di Guido Caldirola e Paolo Persichetti, "Il welfare della galera. Neoliberalismo e populismo penale". Per scritti interessanti su questo argomento, ricordiamo le pagine di Carmelo

Musumeci (*Gli uomini ombra, Nato colpevole*, ed altri).

Lettera, con preghiera di pubblicazione e/o di diffusione

[Nous publions ici la lettre ouverte que Gianluca Paciucci a consacrée à la récente disparition d'Édouard Limonov (1943-2020)]

Sul "Piccolo" del 18.03.2020 a pagina 34 c'è un articolo -non firmato- sotto ogni soglia di dignità sulla morte di Limonov. Limonov sarà stato anche un grande scrittore -ma anche su questo ho i miei dubbi-, ma per essere grandi scrittori non bisogna essere anche grandi uomini. E Limonov non lo fu. Il suo nazionalsocialismo (questa è l'ideologia dei diversi partiti da lui fondati), il suo odio per il diverso razzisticamente individuato (vedi qui <https://www.youtube.com/watch?v=JkJPZvz27mg> il suo comportamento durante la guerra in Bosnia ed Erzegovina, semplicemente disgustoso), il suo flirt con Putin e Dugin, rappresentanti di una internazionale nera cui anche alcuni partiti italiani -Lega e Fratelli d'Italia- fanno riferimento, lo rendono una delle figure più inquietanti dei decenni passati. Inoltre farlo diventare un "dissidente" significa sporcare la parola dissidente, in genere legata a figure di spessore e intelligenza politica. Poi definirlo, nel titolo (redazionale, come deve), un "rocker" è un altro insulto che rende Limonov una persona gradevole, quando non lo è. Anche il finale è un crescendo di luoghi comuni: "Realista, iconoclasta, pazzo come solo un russo pazzo può essere. Limonov ci mancherà".

No, a me antifascista e amico dei popoli -con nel cuore la Bosnia ed Erzegovina- non mancherà. Forse "Il Piccolo" dovrebbe essere un po' più scrupoloso nel pubblicare certi articoli.

Cordiali saluti,

Gianluca PACIUCCI
Associazione culturale "Tina Modotti", Trieste

<https://ilpiccolo.gelocal.it/trieste>

*Petit album illustré du confinement,
par les amis du Volantino*



Vues du Vieux-Lyon, Alain AMAR



Lyon vide, Alain AMAR



Carnoules (Var), Carla van der WERF



Carnoules (Var), Carla van der WERF



“Ce sera bientôt fini”, Trieste, Tea GIORGI



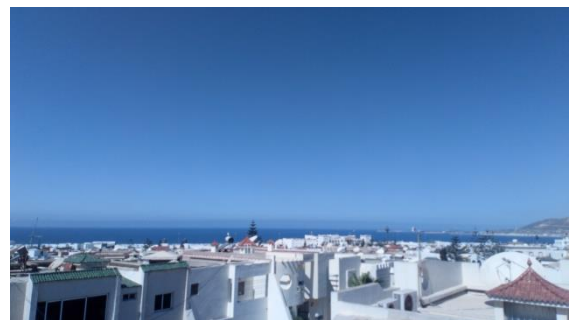
« Le confinement permanent », Luc MEICHLER



Carnoules (Var), Carla van der WERF



Tortelli alla zucca, Isolabona, Patricia TAMAGNO



Agadir (Maroc), Calin HETES



Les tristes arbres de mai, Nice, Zsuzsa BENE



Quai Rauba Capeù, Nice, Jean-Yves FEBEREY



Gare routière, Trieste, Gianluca PACIUCCI



Cours Saleya, Nice, Jean-Yves FEBEREY



« Le jour d'après, retour chez mon libraire », Paris, Gisèle MEICHLER



« Confiné, moi ? Jamais de la vie... », Nice, JYF

« Un Divan sur le Danube » 2020 : on line toute, du 19 au 22 mai 2020



Réunion en ligne de l'équipe d'organisation,
06.05.2020

En raison de la très grave crise sanitaire due au nouveau coronavirus, l'équipe d'organisation du « Divan » a rapidement compris que le seul moyen de maintenir le colloque cette année, était de le faire en ligne, sur le mode virtuel. Il ne s'agissait évidemment pas de sacrifier à une mode, mais de sauver la manifestation et ce qu'elle représente chaque année pour de nombreuses personnes. Durant tout le mois d'avril et au début du mois de mai, des réunions en ligne se sont très régulièrement tenues entre les organisateurs des pays concernés et un travail considérable a été accompli, pour aboutir à un programme particulièrement riche que vous trouverez en pièce jointe, ainsi que les indications utiles à votre connexion à partir du 19 mai 2020. Nous avons gardé pour le virtuel la trame des Divans habituels et leur implantation dans les différents sites que vous connaissez bien (Institut français, Institut italien de culture et Centre de psychiatrie communautaire de Kalvaria ter), et bien sûr les galeries BAB et Atkelö.

Nous vous demandons, comme l'an passé, de bien vouloir vous inscrire en ligne pour confirmer et tracer votre participation, qui reste toujours libre et gratuite.

En souhaitant vous retrouver très bientôt en ligne,

Le Comité d'organisation

Because of the very severe health crisis due to the new corona-virus, the organization team of the "Divan" quickly understood that the only way to keep the event was to make it on line. The question was not about following a trend, but to save an event and what it represents every year for so many people.

In April and May, we had several meetings online between the members of different countries and made a huge work. The programme 2020 is especially rich and you'll find it in attachment, together with the indications to connect you to the conference from the 19th to the 22nd of May.

We kept the different meeting places as usually (French Institute, Italian Institute for Culture, Community Psychiatry Centre in Kalvaria ter), and of course also Budapest Art Brut Gallery and Atkelö Galéria.

We kindly ask you to register on line, in order to confirm and let a sign of your participation, for ulterior mailing. Divan remains open and free.

The organization Committee

Liens utiles/useful links:

<https://www.franciaintezet.hu/>

<http://ebredesek.hu/rolunk/>

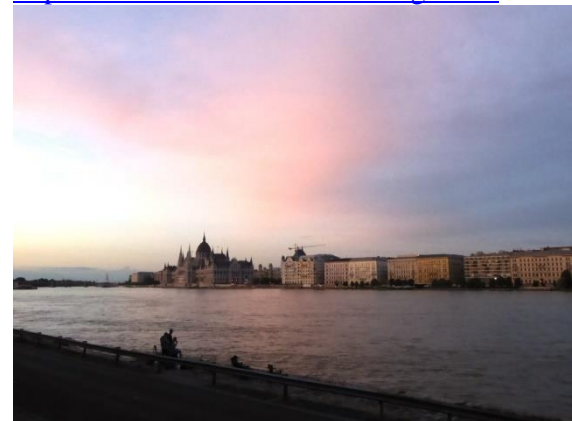
https://iicbudapest.esteri.it/iic_budapest/it/istituto_chi_siamo/

<https://artbrut.hu/budapest-art-brut-galeria/>

<https://www.facebook.com/babgaleria/>

<https://atkelogaleria.com/>

<https://www.facebook.com/atkelogaleria/>



Divan 2020 on line: click and follow the instructions!

<https://piotr-tchaadaev.org>

Best thanks to Gérard CALZADA (Geneva), who realized in a very short time a beautiful and effective web page for the Divan 2020!

La Bauxite comme source d'inspiration pour les artistes - à la recherche d'un temps révolu



Le bassin de bauxite autour de Brignoles a été pendant un siècle le principal gisement en France. La roche latéritique donne un sol rouge caractéristique à cause de sa forte teneur en alumine et en oxyde de fer.

La bauxite doit son nom au village des Baux de Provence (13) où ce minerai a été identifié en 1822 par le chimiste Pierre Berthier (1782 – 1861).

Sainte Claire Deville met au point en 1858 un 1er procédé industriel de préparation de l'alumine dit au carbonate ou par voie sèche. En 1886 Paul Héroult et l'américain Hall mettent simultanément au point un même procédé électrolytique. En 1887 l'autrichien Bayer dépose un nouveau procédé de fabrication de l'alumine par voie basique. Les premières extractions de bauxite commencent vers 1860 dans la région d'Auriol (13), puis en 1873 dans le Var, après la découverte de ce minerai à Cabasse par le géologue A. Daubrée. En 1895 le bassin vit son essor et rentre dans l'Union des Bauxites, filiale de la British Aluminium Cie. Grâce aux gisements dans le sud de la France, elle sera le premier producteur mondial jusqu'en 1939.

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale, qu'avec la découverte de grands gisements en Afrique, en Australie, aux Etats-Unis, la production devient marginale.

La production varoise chutera gravement en 1985. La dernière exploitation en découverte de Cabasse ferme en 1990.*

Exposition au Musée des Gueules Rouges à Tourves (83)

A l'initiative de *Jean-Marie Cartereau*, peintre et dessinateur, avec qui je partage depuis plus de 30 ans l'aventure des Ateliers d'Art du CH. de Pierrefeu (83), quatre artistes plasticiens varois travaillent sur un projet d'exposition : « **Minerai : de la roche à l'éther** ».

Les exposants pressentis sont : *Georges BRU*, dessinateur ; *Jean-Marie CARTEREAU*, *Guy IBANEZ*, peintre et performeur et *Carla van der WERF*, sculpteur.

Poète *Antoine Simon*, prêtera sa participation comme auteur des textes qui paraîtront dans le catalogue.

L'exposition est prévue pour fin janvier/ début février 2021.

Pour ma part, ce projet m'amène à une exploration, une recherche in situ, sillonner les terres d'exploitation d'antan. Apprendre davantage la mémoire des lieux où les mineurs ont laissé leur traces ; En marchant, je vis des moments d'étonnement, d'émerveillement lorsque je trouve un lac de bauxite « caché », car invisible depuis le sentier battu.....

L'intérêt de ce projet se situe sur différents plans : la géologie de la région varoise, l'homme et l'exploitation du terrain, l'utilisation de la bauxite en tant qu'outil artistique, une rencontre avec l'Association des Gueules Rouges du Var **

Carla van der WERF (Carnoules)



*Géologie Var

rando.var.pagesperso-orange.fr/html/geo

**Musée des Gueules rouges — Wikipédia
fr.wikipedia.org/wiki/

[Musée_des_Gueules_rouges](#)

LINEA D'OMBRA A TRIESTE

Un'esperienza di volontariato, una storia politica



Linea d'ombra è innanzitutto un romanzo del 1917 di Joseph Conrad ...«Si procede finché si scorge di fronte a sé una linea d'ombra, che ci avverte che bisogna lasciare alle spalle anche la regione della prima gioventù...». È poi stata una rivista fondata nel 1983 da Goffredo Fofi; ed è stata ed è molto altro. Qui a Trieste è il nome di un'Organizzazione di Volontariato fondata nel 2019 su impulso di Lorena Fornasir e Gian Andrea Franchi allo scopo di lavorare politicamente supportando le/i migranti che, lungo una delle rotte balcaniche, si fermano nella Bosnia nord occidentale (Cantone Una-Sana) per poi tentare il *game*, ed entrare nell'Unione Europea: attraverso Croazia e Slovenia, molti/e di loro (soprattutto giovani maschi) giungono a Trieste per ripartire. *Supportare* non significa aiutare gli spostamenti, anche se la *libera circolazione delle persone* è centrale per *Linea d'ombra*, ma tentare di alleviare il peso del viaggio a coloro che l'orrore del mondo così com'è spinge fuori dai propri villaggi e dalle proprie città, disseminandoli. Un mondo che mostra loro tutta la sua ferocia: quello da cui partono, in cui i fantasmi della guerra, dello sfruttamento o del fanatismo religioso (fantasmi spesso alleati) tolgono loro il pane e la libertà dalla bocca; quello del viaggio, che può durare mesi e anni e in cui sperimentano sulla propria pelle –spesso alla lettera- la frusta dei trafficanti e delle polizie, anche questi *falsi nemici*; e quello dove approdano, quell'Occidente che è una delle cause dei loro mali ma che anche rappresenta, ai loro occhi, una soluzione. La violenza e il rimedio alla violenza sembrano provenire dalle stesse mani: questa è la perversa genialità delle “democrazie” in cui siamo.

Ma in questo viaggio avviene la loro formazione e arrivano qui pronti a chiedere: arrivano qui –in Piazza della Libertà, nel silos che dà loro rifugio, nelle nostre strade- carichi di domande: sono lacerati *corpi-che-domandano*, corpi turbati nelle piaghe dei piedi, per cammino attraverso boschi e gelo, e in quelle dell'anima. *Linea d'ombra* così ha pensato di intervenire: in Bosnia, dove Lorena e Gian Andrea, in contatto con volontari/e che operano laggiù, hanno più volte portato il loro soccorso; e a Trieste dove parte dei migranti, volendo proseguire, non può essere coperta dall'assistenza che meritorie Associazioni danno ai richiedenti asilo. È qui che *Linea d'ombra* viene a occuparsi della *zona d'ombra* in cui centinaia e centinaia di persone si trovano, invisibili alla città e alle istituzioni.

Ora l'articolo potrebbe prendere due strade: quella dell'elegia del volontariato persino ai tempi del coronavirus (elegia inutile perché non c'è compiacimento nell'azione per e con gli ultimi di *Linea d'ombra*, non c'è narcisismo ma solo quotidiano scambio con coloro che la Storia usa e getta); o quella dell'invettiva contro una parte della città e dell'attuale amministrazione che la governa (anche di questo non c'è bisogno, essendo davanti a tutti la violenza delle parole e dagli atti, tra gli altri, di un vicesindaco indecente). Non resta che il racconto dei giorni di marzo 2020, quelli della pandemia e dell'isolamento, quelli dell'*#iorestoacasa* che, per chi casa non ha, è beffa e insulto. In questi giorni i volontari e le volontarie di *Linea d'ombra*, allontanate/i dalla piazza della stazione e invitate/i ad utilizzare una strada del porto vecchio tra macerie e sporcizia (sporcizia della città e decennale incuria), hanno agito per sostenere decine e decine di giovani uomini. Cibo, vestiario, prodotti per l'igiene personale, cure (fornite da *Linea d'ombra* e dal personale medico dell'Associazione *Don Kisciotte*): ciò che permette a un essere umano di restarlo, anche se offeso. In questa azione si è creata una comunità mista, di operatori e migranti, nel riconoscimento reciproco dell'altra e dell'altro e nella *libertà costituente* che ci siamo date/i e ci siamo presi strappandola alle ordinanze municipali e all'arroganza che regna a Palazzo.

Gianluca PACIUCCI (Trieste)

Bibliographie



Le manuel de psychiatrie de notre ami le Professeur Laszlo TRINGER, dont la nouvelle édition mise à jour au prix d'un long et minutieux travail dont il a le secret, vient d'être publiée fin 2019, mais malheureusement seulement en hongrois... Nous invitons toute personne intéressée par une traduction en français, anglais ou italien, ou toute autre langue encore, à se faire connaître auprès du *Volantino*, qui transmettra très volontiers à l'auteur.

Il Ponte rosso

Une revue triestine:

Informazioni web di arte e cultura
a distribuzione gratuita

n. 54 marzo 2020

Direttore:

Walter Chierighin

Posta elettronica:

info@ilponterosso.eu

Per l'invio di comunicati stampa:

press@ilponterosso.eu

Nous notons qu'il s'agit d'une revue à distribution gratuite, comme le Volantino...

Recensione a Giacomo Scotti, *Due mari, due poeti, tre amici (tra la Campania e la Bosnia Alfonso Gatto e Izet Sarajlić raccontati da un napoletano-croato)*, Multimedia edizioni, Salerno, 2019, pp. 72.

La produzione di Giacomo Scotti si è arricchita di un delizioso libro in cui egli rievoca il suo sodalizio con due poeti, il salernitano Alfonso Gatto (1909-1976) e il bosniaco Izet Sarajlić (1930-2002). Nel titolo si mette in evidenza la parola *amici*, ma non quella *poeti*, da cui Scotti si sottrae pur essendo uno dei massimi esponenti della poesia in lingua italiana della Jugoslavia e, ora, della Croazia. Una dichiarazione di modestia ma anche sottolineatura di un sodalizio umano capace di fare i conti con le furie della formazione, consolidamento e rovinosa caduta della Jugoslavia di Tito. Ad alcune domande di Scotti, nel 1966, Gatto risponde che “la poesia, quanto più è vera poesia, deve essere arma della libertà liberatrice. Però egli mette la poesia al servizio non di un dogma, di una classe sociale o di un partito, ma della “libertà liberatrice”, che riesca a diventare movimento perpetuo e non stanca ripetizione di formule sempre più insincere. Non è forse un caso che l'intervista fu censurata nella Jugoslavia “liberale” di metà degli anni Sessanta ma che non poteva ammettere la critica del sistema.

Poi la Storia rivendica sempre il suo ruolo e apre e chiude ogni varco (il sia pur contraddittorio varco-Jugoslavia). In questo senso sono bellissime le pagine dedicate a una passeggiata notturna di Gatto e Scotti a Sarajevo: i due si trovarono vicino a quel Ponte Latino che fu testimone dell'attentato di Gavrilo Princip nel 1914 e che poi, “dal 1992 al 1995, non potrà essere attraversato perché il fiume che passa sotto le sue arcate segnerà il confine tra la Sarajevo assediante e da Sarajevo, adagiata nel fondovalle, assediata e bombardata per ordine di un poeta-assassino...” (pag. 21). Poeta-assassino, quarto, dopo i tre poeti innocenti di questo libro, e significativamente privato del nome (ma lo facciamo noi), quel Radovan Karadžić che di Sarajevo fu carnefice.

Scrive Sarajlić di Gatto: “Uno degli antenati dei futuri uomini felici è l'italiano Alfonso Gatto” (p. 32). Con termini simili egli scrive anche di Scotti definendolo “uno dei grandi uomini infelici che inutilmente si sforzano di rendere felice questo mondo” (p. 55). Sulla

scorta di queste parole si può individuare un ulteriore terreno comune ai tre, quello della preparazione di ere più giuste. Anticipatori di *coloro che verranno*, essi hanno provato ad “apprestare il terreno alla gentilezza” (Brecht), ma ad apprestarlo *con* gentilezza. Un avverbio però disturba la definizione che riguarda Scotti, quell'*inutilmente* che segna la disillusione del poeta bosniaco rispetto a un'evoluzione storica che lo disgustava: gli anni Novanta del secolo scorso confermarono questo suo pessimismo che era rifiuto di un secolo di violenze ma anche attaccamento alle speranze del Novecento: da qui la sua ostinazione a non voler entrare nel XXI secolo per cui l'anno 2000 era, per lui, solo un misero “1999+1”; e da qui la sua ricerca della morte (maggio 2002), accelerata da una notte al Circolo 99 di Sarajevo tra canti, rakija e sigarette, con amici/amiche bosniache e d'ovunque. Notte in cui Izet fu felice.

Il XXI secolo rischia di essere il secolo dei “nostri talebani”, come Predrag Matvejević, altro grande amico di Scotti, definì i seminari d'odio nella sua Croazia: ma ognuno ha i *sui* talebani, anche al potere. Se il mondo è quel carcere ben evocato nella poesia “Cambio indirizzo” di Sarajlić (Gatto ora riposa nel cimitero di Salerno, “il peggiore / dei ventotto indirizzi / che ha cambiato finora. / Era migliore quello che ebbe / all'epoca di Mussolini: / Alfonso Gatto / Carcere Centrale, / Milano. // Nel frattempo ho cambiato indirizzo anch'io. / Vivevo nell'allegria e bellissima città europea di Sarajevo, / ora vivo nel carcere centrale dell'Europa”); questo mondo deve essere scardinato: questo insegnano le città che tornano a nascere (sia pure con difficoltà, come Sarajevo), dopo l'orrore; questo insegnano le vite e i versi di Gatto, Sarajlić e Scotti; e questo insegna questo libro.

Gianluca PACIUCCI (Trieste)



Orioldés Társai Kft. Kiadás éve: 2018



Editions du Croquant, Paris

“Il Volantino Europeo”

Bulletin internautique trimestriel
de l'Association Piotr-Tchaadaev

9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles

Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778

Prochaine livraison prévue en juillet 2020

Merci d'adresser vos propositions d'articles pour le

30.06.2020

Toute correspondance ou article est à adresser à

Jean-Yves Feberey Secrétaire de Rédaction

provisoire depuis 2003

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr